



Derrière l'empire Chanel... La fabuleuse histoire des Wertheimer

1. Le temps des pionniers
2. Les années de guerre
3. Le retour du Mexicain
- 4 - Jacques, fils de Pierre
- 5 - Le roman d'Eliane
- 6 - 9 West 57th Street

Une marque mondialement connue, une griffe légendaire... Mais qui sait que cette saga se confond avec celle, presque secrète, d'une des plus grandes dynasties industrielles? C'est cette famille et son destin extraordinaire que L'Express vous invite à découvrir.

Les historiens des grandes dynasties juives alsaciennes sont tous passés à côté. Les biographes des capitaines d'industrie du luxe ont renoncé à les connaître. Qui sont les Wertheimer? Un nom derrière un empire et une marque: Chanel. Une famille très, très discrète, et même secrète. A ce jour, d'Ernest le pionnier à Alain, le chef actuel de la maison, en passant par Pierre, l'homme du N° 5 (1924) et figure emblématique du clan, les Wertheimer demeurent de parfaits inconnus. Depuis plus d'un siècle, tous les membres de cette tribu venue du Bas-Rhin sont fâchés avec le carnet mondain: aucun avis de naissance, de décès, de mariage. Pas d'interview, bien sûr. Leur groupe n'est pas non plus coté en Bourse - son périmètre et son histoire restent flous. Même la romancière Edmonde Charles-Roux, auteur de L'Irrégulière et dont Le temps Chanel vient de ressortir, nous a confié: «Je n'ai jamais rencontré Pierre Wertheimer ni parlé avec lui. A peine l'ai-je entr'aperçu un jour dans l'escalier, sortant de chez Mademoiselle.» Pour reprendre le mot de Jean d'Ormesson, ce sont «les grands muets du sérail».

Contactée par L'Express, Eliane Heilbronn, 80 ans, avocate et maman de la génération aux commandes, ne fait pas mentir la tradition: «J'aurais eu plaisir à vous rencontrer, mais ma discrétion naturelle qui, vous ne l'ignorez pas, est un des traits de la famille, ne m'y incite pas.» Et de taquiner: «Je suis l'un des avocats du groupe Chanel, et ne peux, de ce fait, pour des raisons déontologiques, communiquer des informations concernant mes clients.» Certes, on connaissait le joli palmarès de leur écurie de courses. Certes, on discernait quelques pans de leur territoire: des fards de Bourjois à tout ce qui porte la griffe Chanel, des fusils de chasse Holland & Holland aux maillots de bains Erès. Mais, en 2004, quand le groupe La Martinière - qu'ils contrôlent - a acquis les éditions du Seuil, la question s'est alors reposée avec insistance: qui sont-ils?

Pendant un an, nous avons épluché quelques archives. A Paris, à Fontainebleau, à Strasbourg, à Lyon, à Nantes. Et encore à New York, à Rio, à Mexico. Et puis en Suisse et en Belgique. Archives nationales, départementales. Archives notariales, diplomatiques, religieuses. Archives de la police et de l'immigration. Dossiers militaires. Bureau de la Résistance. Archives de la Fondation Josée et René de Chambrun. Archives de la Légion d'honneur. Collections du New York Times, de Paris Turf et de Week-end. Documentation de la chambre de commerce de Paris. Fichiers du Grand Orient. Registre de la Lloyd's. Et aussi, et surtout, des fonds jamais exploités comme celui de l'avionneur Félix Amiot, classé au service historique de la Défense, à Cherbourg. Nous avons croisé nos recherches avec celles de Florence Brachet, qui travaillait sur les Galeries Lafayette. Pour retracer la geste aéronautique des Wertheimer, nous avons ouvert L'aventure Amiot-CMN, de Frédéric Patard, aux éditions des Champs. Pour le turf, Casaque bleue et blanche, de Guy Thibault. Nous avons également bénéficié du concours et de la patience de Philippe Coste, notre correspondant à New York, de Geneviève Béraud-Suberville à Mexico, de Gilbert Hamel à Deauville, de Christine Muller à Obernai. Et de tant d'autres, à qui nous avons souvent promis - craché, juré - l'anonymat.

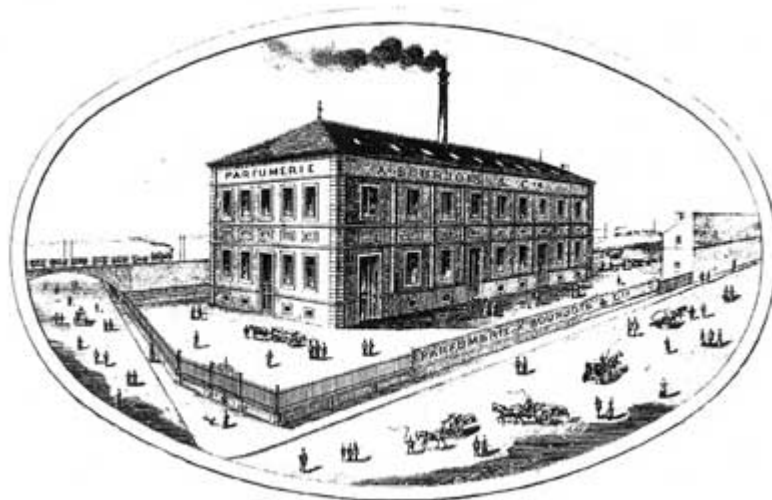
A l'arrivée, voici cent cinquante ans d'histoire et six générations de Wertheimer. C'est un feuilleton à l'ancienne. En six épisodes. Un feuilleton spectaculaire.

1. Le temps des pionniers

Funérailles à Obernai - Ernest l'Alsacien débarque à Paris - Une fortune dans la cravate - Bourjois fait le bonheur des dames - Pierre et Paul, frères d'industrie - La passion des courses - L'aventure de l'aviation - Et Coco vint - Le triomphe du N° 5 - Bruits de bottes

Ce mardi 24 juillet 1866, dans un silence de plomb, ses proches calent son cercueil à l'arrière d'une carriole. Drapé dans une robe de lin blanc à larges manches, le sarjenes, costume mortuaire propre aux juifs d'Alsace, **Lehmann Wertheimer**, fils d'un boucher d'Ottrott, marchand de bestiaux de son état, était quelqu'un. Il s'est éteint la veille, à l'âge de 69 ans. La nouvelle du décès a aussitôt fait le tour du pays. Et, à Obernai, devant son domicile - au n° 29 du quartier Bleu - à l'ombre des remparts, ils sont tous là: les quelque 200 membres de la communauté, bien sûr, emmenés par le rabbin Joachim Lévy, mais aussi les notables, le maire d'abord, le notaire Eugène Blandin, et ses adjoints, et puis les commerçants, qui ont fermé boutique. Un ordre au cheval et la carriole s'ébranle. Le cortège funèbre remonte la rue de l'Amiral-de-Hell - l'actuelle rue Gouraud - passe en revue la halle aux blés et l'hôtel de ville, laisse sur sa droite l'église gothique et prend la route de Boersch. Les femmes s'arrêtent là. Seuls les hommes poursuivent jusqu'au cimetière de Rosenwiller. Huit kilomètres à pied. En tête de la procession, Jacques Wertheimer, 39 ans, fils du défunt, et ses trois garçons. Emile, 16 ans. Julien, 14 ans. **Ernest, 13 ans. C'est lui, le petit dernier, qui va offrir à sa famille un destin exceptionnel.**

© DR



Pantin. 1891. L'usine de la parfumerie Bourjois s'est implantée près des abattoirs de la Villette.

Le «champ de repos» de Rosenwiller s'élève sur l'emplacement du Schinderwasen, un lieu où, jadis, l'équarisseur enfouissait les carcasses des bestiaux. Après la mise en terre, Ernest et les siens remontent la foule à présent alignée sur deux rangs. «Que le Tout-Puissant vous console avec tous les autres endeuillés de Sion et de Jérusalem...» En Alsace, en ce temps-là, on ne plaisante pas avec la tradition. De plus, à Obernai, le père d'Ernest préside - c'est un honneur - la commission administrative de la communauté. Comme ses frères, le benjamin a fréquenté la vieille synagogue, logée au fond d'une cour au n° 43 de la rue Gouraud. Comme ses frères, dans la maison qui abrite de nos jours, rue du Puits, Les Dernières Nouvelles d'Alsace, il a été à l'école avec MM. Salomon Lévy et Nathan Strauss, ses instituteurs. Comme ses frères, à son tour, il vient de faire sa bar-mitsva. «Que le Tout-Puissant vous console...» La semaine qui suit, la famille Wertheimer vit recluse.

Le huitième jour de deuil, les affaires peuvent reprendre au n° 156 du quartier Rouge. Jacques, gros commerçant, voit le paysage d'Obernai se moderniser. Depuis deux ans, la cité est reliée par le chemin de fer. Et, cette année, une caisse d'épargne a ouvert. La fabrique Mohler, elle, tourne à plein régime: ses centaines d'ouvriers produisent des cravates, des étoffes, des nappes et des rideaux vendus dans la France entière et exportés jusqu'au Mexique. Pour les trois fils qui épaulent le père, l'avenir semble presque tracé. Mais la guerre de 1870 va canonner cette belle construction. Avec le traité de Francfort, signé en 1871, voilà l'Alsace qui tombe dans la poche du IIe Reich. C'est l'éclatement de la famille. Emile, l'aîné, demeure auprès de ses parents, Jacques et Régine: ils vont devenir allemands. Les cadets, Julien et Ernest, font leurs valises et quittent leur ciel natal: ils opteront pour la nationalité française.

© DR



Ernest. Le patriarche de la dynastie Wertheimer, dans les années 1910.

C'est à Alger, où il accomplit son service militaire au 73^e régiment d'infanterie de ligne, qu'Ernest fait le choix de la République - à l'image de 15% des Alsaciens. Son dossier dépeint un troufion de 1,70 mètre: «cheveux châains», «yeux bleus», «visage ovale» et «menton rond». On récupère le bonhomme à Paris, en 1874. Et l'aventure commence. Un quart de siècle dans la cravate. D'abord, chez un fabricant: la maison Dreyfus & Kaufmann, où le jeune employé chargé des exportations devient vite un associé. Puis, en 1892, il crée sa propre affaire. Gros succès. Avant d'émigrer dans l'ouest de Paris et la très chic avenue de Malakoff, en 1896, Ernest aura vécu et fait sa pelote dans le Xe arrondissement - du premier garni de la rue du Château-d'Eau à la rue de Mazagran, de la rue du Faubourg-Poissonnière au boulevard de Bonne-Nouvelle. Un quartier sonore et bouillonnant avec ses plumassiers, ses marchands de carreaux et ses livreurs de charbon, où les voitures à bras et les attelages se disputent le pavé. C'est aussi là qu'il fait une rencontre décisive.

L'homme s'appelle Emile Orosdi. Ce juif d'origine austro-hongroise habite au 42, rue de Paradis. A cette époque, Ernest réside encore au 66, rue d'Hauteville. Ces deux rues se croisent. Ces messieurs se saluent tous les jours. Et vous êtes dans quoi, vous? Dans la cravate, dit forcément Ernest. Dans le fond de teint, répond forcément Emile. Et de raconter son histoire.

Celle d'un cabot des théâtres de la porte Saint-Martin, Joseph-Albert Ponsin, qui a breveté, en 1862, une «pâte pour blanchir la peau» des comédiens. Il a engagé un contremaître originaire de Tours, Alexandre-Napoléon Bourjois. Ce visionnaire, qui a racheté l'entreprise en 1868 et a élargi le marché du fard à la clientèle féminine, est mort en 1893, à 47 ans. Trois années plus tôt, il s'était associé avec Orosdi pour développer la société A. Bourjois & Cie. L'un injectait 125 000 francs en espèces. L'autre apportait ses secrets de cuisine et ses marques, dont la Poudre de riz de Java (1879), qui fera bientôt le tour du monde, ainsi qu'un immeuble et des terrains à Pantin. Pourquoi là-bas? Les abattoirs de la Villette - fondés en 1865 - sont à deux pas, et la «cité du sang» fournit au Tourangeau les graisses et les suifs nécessaires à la fabrication des savons et des produits de beauté. En outre, Pantin est hors les murs et l'industriel échappe ainsi à l'octroi parisien. Après sa mort, Orosdi a continué avec sa veuve, Caroline Bourjois, puis avec son gendre, avant de racheter les parts de la famille. Aujourd'hui, il cherche un solide associé et sonne chez son ancien voisin. C'est la bonne porte.

Contre 250 000 francs, Ernest prend 50% - et la direction - de la société, rebaptisée E. Wertheimer & Cie. Les actes sont signés le 30 juillet 1898. Ernest couche à cette occasion le nom de son frère, Julien, qui va travailler à ses côtés. Emile, lui aussi, mentionne son frère. Léon Orosdi. Une pointure. En 1893, avec Hermann Back, Léon a ouvert un grand magasin à Vienne. De Manchester au Caire, d'autres suivront. Le grand magasin, c'est le nouveau «temple de la femme» cher à Zola. Octave Mouret, directeur du Bonheur des dames, les veut «séduites, affolées devant l'entassement des marchandises, vidant leur porte-monnaie sans compter». Car ce ne sont plus seulement les aristocrates et les grandes bourgeoises qui se pomponnent. C'est la classe de dessous. Poudres et parfums Bourjois font leur percée sur les rayons. Ernest a eu du nez.

Il a également un réseau. A Paris, l'Alsace est bien présente. Alphonse Kahn et Théophile Bader sont nés à quelques encablures d'Obernai: l'un à Kolbsheim, l'autre à Dambach-la-Ville. Les trois familles se connaissent depuis toujours. Leurs aïeux - des marchands de bestiaux - se croisaient déjà dans les foires. Kahn et Bader viennent de fonder les Galeries Lafayette. Quand Ernest, Alphonse et Théophile parlent ensemble, ils alternent le français, leur patois indescriptible et un impénétrable idiome judéo-alsacien. Ce sont des provinciaux prêts à bouffer le monde, de grands républicains qui ont tourné laïques et que l'affaire Dreyfus contribue encore à souder un peu plus. Entre eux, ils s'entraident et des enveloppes de billets font la navette de l'un à l'autre. Comme au village, tout repose sur la parole et chaque transaction se solde par un Ingepatch! («Tope-là!»).

© DR



Théophile Bader et son épouse, en 1919. Le cofondateur des Galeries Lafayette présentera Coco aux Wertheimer.

C'est néanmoins devant notaire, en 1909, qu'un prêt de 800 000 francs est accordé - à parts égales - par Ernest Wertheimer et Emile Orosdi aux Galeries Lafayette pour l'achat d'un immeuble situé au 23, rue de la Chaussée-d'Antin. Depuis sept ans, Kahn et Bader ont gratté chaque mètre carré du boulevard Haussmann. L'apport d'Ernest va leur permettre de bâtir le majestueux magasin que l'on connaît, avec son imposante coupole néobyzantine, qui date de 1912. Son rayon parfumerie a de l'allure. Faut-il préciser que les produits Bourjois y figurent en bonne place?

C'est en notable qu'Ernest s'installe maintenant au pied de l'Arc de triomphe, au 14, avenue de la Grande-Armée. Depuis le 23 janvier 1909, il porte le ruban rouge de chevalier de la Légion d'honneur. Ce jour-là, à 13 heures, son ami Alphonse Kahn lui a remis la médaille lors d'un banquet auquel a été convié le personnel de Bourjois. Dans l'assistance, les invités ont applaudi, et certains plus que d'autres. Au premier rang, un Alsacien: Jules Bollack, fils d'un marchand de blé de Sultz-sous-Forêts, administrateur de la société et beau-frère d'Ernest. Ce dernier s'est marié avec sa petite sœur, Mathilde. Ce 23 janvier, elle était bien sûr de la fête, avec **leurs deux fils, Paul et Pierre. Les frères Wertheimer. Ce tandem-là, c'est de la graine de capitaine d'industrie. Des capitaines fantastiques. Bientôt, ils prendront la planète à l'abordage.**

© DR



Alphonse Kahn et sa femme, en 1914. L'autre cofondateur des Galeries était l'ami intime d'Ernest.

Paul est né le 22 juin 1883. Pierre est arrivé le 8 janvier 1888. Ces enfants du Xe arrondissement ont grandi dans le XVIe. Ecole Descartes. Lycée Janson-de-Sailly. Première partie de bac. Ouverte en 1881, l'Ecole des hautes études commerciales (HEC) était «destinée à donner un complément d'instruction aux fils de la bourgeoisie». Si Paul s'y inscrit, c'est peut-être, aussi, pour une autre raison. Grâce à la loi militaire de 1889, les 121 premiers diplômés de la promotion de 1902 seront dispensés de deux ans de service. Mais, en cours de scolarité, Paul se classe 138e sur 159 élèves. Et, là, le théâtre commence. A la fin du mois de mai, Jules Bollack prend d'assaut le bureau du directeur, M. Jourdan: «C'est à l'ami que je m'adresse. Si vous ne faites pas plus pour Wertheimer que pour un autre, c'est que vous ne voulez pas l'aider. - Wertheimer a peu travaillé... En outre, il n'est pas très sympathique à ses maîtres.» L'oncle Jules le prévient alors qu'il va agir. Trois semaines plus tard, il est de retour avec Ernest. Dans une note interne du 28 juin, le directeur se lamente: «M. B. continue à me parler sur un ton assez agressif, en me faisant comprendre qu'il a la conviction que je persécute son neveu. Il me fait même sentir qu'il a de fortes protections.» Le déchaîné Bollack lâche des noms. Le directeur s'étrangle: «Ah! je vous en prie, ne continuez pas sur ce ton! Vous avez l'air de vouloir exercer une pression blessante en lançant sur la direction toutes les loges!» Le jeune Paul ne sortira que 127e de sa promo, et sera pourtant dispensé de deux ans d'armée. Faut-il y voir le bras long d'un frère maçon: l'autre oncle, Julien Wertheimer, membre de la loge des Frères unis inséparables du Grand Orient? Après une année sous les drapeaux au 74e

régiment d'infanterie, à Rouen, le repêché rejoint tout naturellement la société familiale. En 1905, Paul se rend au Havre et, le 23 septembre, il embarque sur La Lorraine, à destination de New York. C'est un voyage d'études. Mais, en fait, ce garçon jovial - 1,68 mètre, cheveux noirs, yeux marron - qui parle très bien allemand et espagnol, laissera le territoire américain à son jeune frère. Dans les décennies qui suivront, Paul va quadriller l'Europe, de Berlin à Turin, de Londres à Varsovie, et labourer les mers, de Barcelone à Valparaiso, de Shanghai à Melbourne. Dans les années 1930, la maison Bourjois aura déjà signé des licences dans plus de 100 pays!

Bientôt, Paul et Pierre Wertheimer prendront la planète à l'abordage

Pas d'études supérieures pour Pierre. C'est sur le tas qu'il se forme. Il file à Londres, en 1905, afin d'apprendre l'anglais. Puis il est engagé volontaire: à ce titre, lui aussi ne fera qu'un an de service. Il est «ouvrier d'art» à Lille, au 51e régiment d'infanterie, dont il sort caporal. A l'été 1907, ce blanc-bec plein de charme - 1,70 mètre, cheveux châtain, yeux gris-bleu - monte à son tour à bord de La Lorraine. Comme son aîné, il voyage avec des malles d'échantillons de chez Bourjois. Pendant un an, de la côte atlantique aux rives du Pacifique, de la frontière mexicaine au lac Manitoba, Pierre propose ses poudres et ses flacons à qui veut. Cela vaut toutes les universités et, quand il rentre au pays, il est opérationnel. Les virées de Paul et Pierre paieront: dès 1912, il se vend dans le monde 2,5 millions de boîtes par an de Poudre de riz de Java, le best-seller maison.

Les deux frères se sont mariés la même année, en 1910. Paul convole en avril avec Madeleine Bollack, fille de l'oncle Jules. Pierre s'unit en octobre à Germaine Revel, fille d'un gros courtier: la demoiselle est apparentée à la dynastie Lazard - les fameux banquiers. Pierre devient très vite papa. C'est à Deauville, le 18 août 1911, que ça se passe. En villégiature dans l'imposante villa les Forgettes, la famille est réunie autour du bébé: Jacques Guy Wertheimer. Son père et ses grands-pères, Ernest et Edmond, déclarent l'enfant dans le bureau du maire, Désiré Le Hoc, l'homme qui va donner un second souffle à la station balnéaire. La jolie page d'amour entre les Wertheimer et Deauville, qui jamais ne se tournera, a peu à voir avec le degré d'ensoleillement sur la côte normande. Ici, les courses de chevaux ont vu le jour le 14 août 1864. Et Pierre et Paul sont des amoureux fous du turf. Pierre a déclaré ses couleurs quelques mois plus tôt: casaque bleue, coutures, manches et toque blanches. Le 31 mai, avec Mancini II, il a remporté un gentil handicap sur l'hippodrome du Tremblay. Modeste palmarès. Mais, un jour, du temple de Longchamp à celui d'Ascot, la casaque Wertheimer alignera toutes les classiques. Pour l'heure, Pierre a d'autres priorités. Le 14 décembre 1912, à bord du France, il retrouve New York, où il descend à l'hôtel Saint Regis: il est là pour ouvrir une antenne sur la 34e Rue et jeter les bases de la Bourjois Inc.

La Grande Guerre bouleverse la belle histoire. Voilà les deux frères mobilisés. Après tout, il s'agit aussi d'aller récupérer l'Alsace. D'ailleurs, les liens n'ont jamais été coupés. Jamais. Quand Régine Wertheimer, la grand-mère, meurt à Obernai, le 18 décembre 1901, la nouvelle parvient à Paris: «en mémoire de [sa] mère», Julien fait des dons à la caisse de solidarité et à l'orphelinat du Grand Orient. Jacques, le grand-père, retrouve son épouse au cimetière, le 12 novembre 1903. L'information circule. Les Obernois suivent aussi les exploits de leurs «compatriotes en France». En 1909, le Journal d'Alsace-Lorraine salue la Légion d'honneur d'Ernest, «qui a gardé un profond attachement à son pays natal et qui ne manque pas une occasion de revendiquer la qualité d'Alsacien». Moins gai: le registre de la communauté juive d'Obernai pleure le décès à Paris, en 1913, de Julien Wertheimer et remercie la famille pour sa générosité.

Paul servira d'abord au 224e régiment d'infanterie - avec le grade de sergent - puis sera versé dans le service automobile, pour finir secrétaire au ministère du Ravitaillement. Pierre, lui, rallie le front et le 19e escadron du train. En 1916, il est détaché auprès du service de santé. Huit ans plus tard, il soufflera à l'oreille du New York Times qu'il a également été chauffeur personnel du général Joffre. Et qu'on l'a envoyé à New York pour le compte de la French High Commission. C'est vite dit. Il est effectivement parti là-bas en 1916, et il y a séjourné jusqu'en avril 1917. La Haute Commission chargée des approvisionnements n'était pas encore née, mais il s'agissait peut-être d'une mission préparatoire. A New York, Pierre sera malade comme un chien. Deux lettres du consul en témoignent. En tout cas, c'est à cette période qu'il engage Bernard Martin Douglas, vice-président de la Perfumery Importers Association, pour diriger et développer la Bourjois Inc. De retour en France, Pierre Wertheimer est réellement dans un sale état et il terminera la guerre en se tenant le ventre, entre deux hôpitaux. Il subit une appendicectomie, mais il continue de souffrir d'une dyspepsie gastro-intestinale. Il sera définitivement réformé sept jours avant l'Armistice. Pas le temps de respirer. Il retourne sur le front des affaires. Avec des rêves d'Icare.

Presque trois ans plus tôt, en plein conflit, Paul et Pierre dînent à Paris avec deux de leurs cousins: Jules et René Fribourg. Des Belges qui viennent d'Arlon. Leur père, Arthur, a épousé Esther Bollack, sœur de l'oncle Jules et de Mathilde, femme d'Ernest. Depuis 1813, les Fribourg prospèrent dans le négoce des grains. En ce début de 1916, Jules et René sont tombés sur un phénomène: Félix Amiot. A 21 ans, ce petit bonhomme de 1,60 mètre a été rappelé à l'arrière et convoqué au ministère de la Guerre par Louis Loucheur, le patron des projets industriels. Félix est un surdoué de la mécanique. Ce Normand de Cherbourg a construit son premier avion à 17 ans et déposé plusieurs brevets prometteurs. Loucheur est prêt à lui commander des appareils, mais il n'est pas disposé à financer son usine. C'est là que les cousins entrent en piste. Le 25 juillet 1916, les Fribourg participent - capital: 200 000 francs - à la création de la Société d'emboutissage et de constructions mécaniques (SECM). Il est prévu que Pierre et Paul Wertheimer les rejoindront dans l'aventure. Le 12 mars 1918, c'est chose faite. Le capital grimpe à 700 000 francs, et les frères s'assurent le tiers de la société, qui sera présidée par Pierre. Dix ans passent: Félix engrange commandes et records. Aux usines de Colombes et de Salbris, on imprime de jolies pages d'histoire.

© Bourjois



© DR



Galleries Lafayette. En 1909, les Wertheimer contribuent à l'extension du grand magasin parisien.

Lorraine-Dietrich une demi-douzaine d'avionneurs. Pour les Wertheimer, cela signifie une indemnisation de 14 millions de francs. En ont-ils fini avec l'aéronautique? Pas vraiment. Mais, pour l'heure, ils sont ailleurs.

Dans le Médoc, en 1920, Pierre a acheté le domaine de Bessan. Il y a restauré le château, dont une partie aurait été édifiée à la fin du xive siècle par un seigneur gascon. Sur les 144 hectares, il a aménagé un haras. C'est là que naît Epinard, fils de sa poulinière Epine blanche et de l'étalon Badajoz, qui appartient à Michel Lazard, le banquier et parent de sa femme. Deux ans plus tard, le 11 août 1922, on suit Pierre et son alezan jusqu'au rond de présentation de l'hippodrome de Deauville. Le poulain est entraîné par le «sorcier de Maisons-Laffitte», Eugene Leigh: cet Américain a quitté son pays après avoir tout joué - et tout perdu - sur l'un de ses chevaux. Epinard est inscrit dans le prix Yacowlef, une épreuve sur 1 200 mètres. C'est une belle course (groupe 3) et il y a du beau monde au pesage. On croise aussi bien Alphonse XIII, roi d'Espagne, que le maharadja de Karpurthala. On se presse autour de Mistinguett. Tous les flambeurs sont là, d'André Citroën à l'armateur grec Zographos. Pour l'occasion, Pierre Wertheimer a fait venir son jockey par avion. Le sien. Un Amiot 22, dont les ailes et la dérive sont peintes en bleu et blanc - aux couleurs de son écurie. Cet après-midi-là, Epinard passe le poteau avec cinq longueurs d'avance sur ses poursuivants. Son propriétaire danse sur un nuage. Il tient son premier champion.

En août 1923, le revoilà à Deauville. Il est tout excité. Il arrive de Goodwood, en Grande-Bretagne, où Epinard a remporté la Steward's Cup. Le roi George V et la reine Mary se sont fait présenter ce jeune Français, qui, au passage, avait «écrasé d'argent» son propre cheval. Pour pouvoir le payer, les bookmakers ont dû s'associer. Cette saison-là, la «Riviera normande» affiche complet. On a relancé un train de luxe, cet auguste Train bleu rebaptisé «train des cornards», où officie un barman du Plaza de New York. Sur la plage, on a inauguré la promenade des Planches. Au Sporting, en Coupe Davis, Henri Cochet et les Mousquetaires s'apprentent à tailler les Anglais en pièces. Mais la Deauville des Années folles n'est pas qu'ombrelles et canotiers: c'est aussi le business. Descendu à l'hôtel Royal, Théophile Bader suggère aux deux fils de son vieil ami Ernest de passer le soir dans les loges, à l'hippodrome, après les courses. Il aimerait leur présenter quelqu'un. Une «demi-mondaine», selon les rapports de la police, qui la surveille. **Une couturière de génie. Une star. Depuis 1910, elle révolutionne la mode féminine. Elle a presque 40 ans. On la surnomme Coco.**

Le «père Bader» a toujours entretenu des liens étroits avec l'univers des falbalas. Ainsi fréquente-t-il Madeleine Vionnet, dont il est à la fois le commanditaire et le conseiller. Dans un autre genre, l'Alsacien et Gabrielle Chanel se connaissent depuis des années. Quand elle a ouvert sa première boutique, rue Cambon, c'est aux Galeries Lafayette qu'elle achetait les formes pour créer ses chapeaux - et Théophile lui faisait alors des prix. La suite? Vêtements en jersey. Élégance fluide et confortable. Boutiques à Deauville et à Biarritz. Coco devient Mademoiselle. En 1920, de passage à Grasse, elle rencontre Ernest Beaux - émigré russe et chimiste hors pair - à qui elle réclame un parfum pour ses salons. Le siècle est encore aux senteurs purement florales, qui s'altèrent très vite: on s'asperge en conséquence et on embaume la rose, le muguet ou le gardénia. Ernest propose à Coco «la campagne au-delà du cercle polaire, à l'heure du soleil de minuit, quand les lacs et les fleuves exhalent un parfum d'une extrême fraîcheur».

En clair, un jus artificiel, synthétique et stable, composé à partir des aldéhydes spécifiques au jasmin de Grasse. Il lui soumet un certain nombre de créations. **Elle choisit la cinquième et la baptise N° 5.**

Le clan Wertheimer s'adjuge 70% du capital des Parfums Chanel

Elle l'enveloppe dans une flasque simple, sobre, carrée, à l'opposé des flacons chargés comme des chars de carnaval. Et son succès d'estime va s'affirmer dans les nouveaux salons du 31, rue Cambon. Les fragrances du N° 5 voyagent jusqu'à Théophile Bader, qui a décidément du nez. Il ne demande qu'à le distribuer sous la coupole de son grand magasin. Seulement voilà: à Grasse, il n'y a quasi pas de production. D'où le «sommet» de Deauville. Les Wertheimer ont pour eux leur usine de Pantin. Ils ont un bureau à New York et une toile de licences tissée autour du globe. De plus, ces sportsmen aiment les chevaux. Comme Coco. Le courant passe, et tout ce petit monde se retrouvera devant notaire, à Paris, le 4 avril 1924, pour fonder les Parfums Chanel. Le clan Wertheimer s'adjuge 70% du capital. Deux représentants de Bader, Adolphe Dreyfus et Max Grumbach, ont 20%. Et Coco Chanel se voit attribuer 10%. Le N° 5 remporte un succès immédiat. Sur le sol américain, les ventes partent au galop. L'ambassadeur, c'est Epinard.

Le 26 juillet 1924, la revue La Plage fleurie, à la rubrique Sont arrivés, pointe les troupes en présence à Deauville. Le cousin René Fribourg a emménagé dans sa villa, le Petit Manoir. Alphonse Kahn a pris possession de la sienne - sa Rolls est garée devant: la villa Mirasol a été construite dans le jardin de l'ancienne propriété du duc de Morny, fondateur de la station. A l'hôtel Royal, Raoul Meyer, gendre de Bader, est le premier de sa tribu à prendre sa clef. Tous vont aux nouvelles à Tourgéville, où Pierre Wertheimer occupe la villa Moderne. Ils n'ont qu'une question en tête: comment va-t-il? Accompagné de son lad et de son chien mascotte, Peter, Epinard a embarqué de Cherbourg pour l'Amérique sur le Berengaria. En première classe. Le navire a donné des bulletins quotidiens par câble. Tout va bien. Il est à l'heure actuelle à Saratoga, où le crack s'entraîne. Pierre Wertheimer a été convié par August Belmont II, président du Jockey Club de New York, à relever un triple défi. Trois courses: les 1er septembre, 27 septembre et 11 octobre. En dépit des 40 barriques d'eau d'Evian qu'on aura spécialement fait venir pour lui, Epinard n'en gagnera aucune, mais le «fair-play» et la «classe» de Pierre Wertheimer seront unanimement salués par la presse américaine. A l'occasion d'un dîner de gala dans le Kentucky, haut lieu de l'élevage, les convives applaudissent à tout rompre les orateurs du Jockey Club: «Epinard a fait une grosse impression. Mais Pierre Wertheimer en a fait une plus grosse encore.» C'est finalement la plus belle opération de relations publiques qu'il pouvait concevoir pour sa maison et le N° 5.

© DR



Paul. Ce diplômé d'HEC va quadriller l'Europe et labourer les mers.

A son tour, Paul est devenu père. Ses deux enfants, Janine et Antoine, peuvent être fiers de papa. Membre de la Chambre syndicale de la parfumerie et du Comité français des expositions à l'étranger, ce conseiller du Commerce extérieur est décoré de la Légion d'honneur le 10 octobre 1925. Paul déménage alors et quitte le XVIe pour... le XVIe: il passe du 72, rue Boissière au 38, avenue Foch. Il s'offre deux étages et une terrasse arborée «d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Paris et les coteaux bordant la Seine jusqu'à Puteaux». Au n° 40 emménage au même moment l'ami Théophile (Bader). Quant à Pierre, il emboîte le pas à son aîné. Il se voit nommer - au titre de l'industrie aéronautique - chevalier de la Légion d'honneur. Et lâche son n° 3 de la rue du Général-Appert pour acheter deux étages au 55, avenue Foch. Comment décorer les 12 pièces principales, le petit salon de musique et le hall d'entrée en marbre blanc? C'est simple. Il suffit d'avoir un œil pour la peinture. Et avoir de quoi suivre.

Déjà, il a posé pour Giovanni Boldini, le portraitiste de la haute société parisienne. Mais ce qu'il aime, c'est Monet, c'est Picasso, qu'il trouve chez le prestigieux marchand d'art Georges Wildenstein. Il est aussi porté vers Degas et Matisse. Il acquiert également une merveilleuse Seine vue de la passerelle de l'Institut par

Pissarro. Il ramasse deux charmantes toiles et une aquarelle de Vlaminck: un Paysage de neige, une Rue de village en Ile-de-France et un Château dans la verdure. Il s'emballer surtout pour le Douanier Rousseau - son petit-fils Alain prêter plusieurs grandes toiles, en 1985, pour une rétrospective au MoMA, à New York. Et puis Pierre fait partie des premiers collectionneurs de Chaïm Soutine. C'est à la source ou presque qu'il se les procure: chez Madeleine Castaing, le mécène du peintre, il choisit un adorable Petit Pâtissier ou encore un bel Idiot assis.

Dans la garçonnière qu'il occupe au 28, avenue Marceau - le Pierrot est un sérieux coureur de jupons - dans son pied-à-terre de la rue Boissière et dans les salles du château de Bessan, il accroche des artistes plus confidentiels: Constantin Terechkovitch et ses Palmiers, Adrien Bas et ses Bords de la Saône, André Dignimont, l'illustrateur de Francis Carco, et son Vieux-Port de Marseille. Paul n'est pas en reste. En sus de l'avenue Foch, il doit meubler la villa de Maisons-Laffitte qu'il vient d'acheter à Mme Jeanne Bardonnnet de Villefort. On le voit souvent à l'hôtel Drouot. C'est là que Paul fera l'acquisition - du Canard aux Perdreaux, de La Femme brune en robe rouge à La Dame au pékinois - de 16 toiles de Soutine.

Le paysage change. Après la Grande Guerre et la disparition de son associé Emile Orosdi, le vieil Ernest était resté seul à bord. En 1921, la société est rebaptisée E. Wertheimer & fils. En 1923, elle devient Wertheimer Frères. Elle quitte bientôt les bureaux historiques de la rue d'Hauteville et se pose au 43 de l'avenue Marceau. Le 14 octobre 1927, Ernest s'éteint. C'est une figure qui s'en va. Le pionnier de la dynastie. Le plus jeune des fils de Jacques et Régine Wertheimer est le dernier à partir. En 1923, son frère Emile, négociant, est mort veuf et retraité, à Strasbourg, et son corps a été inhumé au cimetière d'Obernai. Et c'est l'Alsace qui meurt encore: en mai 1927, le fidèle copain Alphonse (Kahn), cofondateur des Galeries, a rendu l'âme.

© DR



Un des désirs ultimes d'Ernest aura été de réunir les siens à la campagne. Il a acheté à Vaucresson une demeure de 460 mètres carrés - tout en pierre de taille - dans laquelle il a lancé d'énormes travaux. Mais il est mort avant d'en voir le bout. Avec son portique de style impérial, son large perron, son atrium, ses 19 chambres, ses deux tourelles, sa serre et son parc, les gens d'ici l'appellent avec déférence le château de la Vaucressonnière. Pourquoi Vaucresson? Pourquoi ce rendez-vous champêtre à 18 kilomètres à l'ouest de Paris? Parce que les amis sont là. L'état-major des Galeries Lafayette. Gaston Lehmann, villa des Primevères. Robert Levy, villa Jacquot. Et, bien sûr, le patriarche: Théophile Bader, villa des Fleurs, chez qui on joue aux cartes. C'est lui, le premier, qui a investi ces champs en 1904. Pendant la Première Guerre mondiale, les vaches de sa ferme alimentaient en lait la pouponnière des Galeries. Dans cette Vaucressonnière - aujourd'hui reconvertie en caserne de CRS - Mathilde, veuve d'Ernest, est entourée de ses belles-filles et de ses petits-enfants venus prendre leurs quartiers d'été. Pierre et Paul sont parfois présents. Mais, en 1928, elle ne verra pas souvent ses fils. Pour une bonne raison: **Coco Chanel vient de leur déclarer la guerre.**

Mademoiselle en est certaine : ce «bandit de pierre» l'arnaque

Le 21 mars, un Pierre Wertheimer un tantinet excédé adresse un courrier à sa «chère Amie». Elle lui a mis dans les pattes son expert-comptable, M. Lemoine. Puis, précise-t-il, «vous lui avez adjoint M. de Laborde, qui ne vous semble maintenant plus suffisant, et vous désirez les avis de M. de la Villeguérin». Il conclut d'un superbe: «Nous vous remercions de nous entourer des garanties superposées de ces compétences.» Devant le succès international remporté par le N° 5, l'Auvergnate développe une obsession. Elle en est certaine: ce «bandit de Pierre Wertheimer» l'arnaque et s'enrichit sur son dos. Que le parfum concocté par Ernest Beaux bénéficie de la force de frappe de Bourjois ne compte pas à ses yeux. Que les profits soient réinvestis dans le développement de l'affaire lui passe également au-dessus de la tête. Certes, les Wertheimer ne sont pas des anges, mais ils ont la réputation d'être loyaux. Lors de chaque augmentation de capital, ils feront ainsi le nécessaire pour maintenir sa participation à 10%. En tout cas, Coco entre dans un délire que fortifie son antisémitisme d'époque. Un membre de sa famille la qualifiera d'«atroce emmerdeuse» et précise que la dame avait sa grille de lecture: «Elle distinguait trois groupes. 1. Les Israélites, parmi lesquels elle plaçait les Rothschild. 2. Les juifs. 3. Les youpins. Selon les jours, elle classait les Wertheimer dans la deuxième ou la troisième catégorie.» Et ça ne fait que commencer.

© DR



Epinard. 1923. Le premier grand crack de Pierre Wertheimer. Ici avec son entraîneur, Eugene Leigh, le «sorcier de Maisons-Laffitte».

Cette année-là, à New York, les rayons de Bloomingdale, de Sachs, de Neiman Marcus présentent un nouveau parfum élaboré par Ernest Beaux, directeur des laboratoires de Bourjois depuis 1924. En dépit de la dépression à venir, Evening in Paris cassera la baraque. Tout comme sa version française, Soir de Paris. En 1932, pour présider Bourjois, Pierre recrute un dirigeant d'Esso Standard: Robert de Gay de Nexon. Le baron est né avec les étriers aux pieds. Sa famille élève des chevaux depuis les croisades. Pour bien exploiter les saillies d'Epinard, Robert a poussé Pierre à louer un haras en Normandie, dans l'Orne: Saint-Léonard-des-Parcs. C'est d'ailleurs lui qui s'en occupe. Toute sa vie, cet ancien de Saint-Cyr, héros de 14-18, soulignera «la droiture des juifs, et celle de Pierre Wertheimer en particulier». Et, toute sa vie, il va se colleter avec la nièce de la femme de son demi-frère, Maurice de Nexon, qui s'est marié avec Adrienne Chanel. Cette parentèle lui vaudra bientôt le doux qualificatif de «traître». Car Coco est en pleine forme.

A Neuilly, siège des Parfums Chanel, on ne s'ennuie pas. La sortie d'un démaquillant (cleansing cream) a déjà occasionné un procès, que Mademoiselle perdra. Et voilà qu'elle refuse de signer les PV d'un conseil d'administration qu'elle est censée présider et qu'elle snobe avec une réelle assiduité. En 1933, cette ambiance chaleureuse atteint des sommets: pour la représenter, Coco leur a envoyé son amant du jour, Paul Iribe. Le Basque est illustrateur, styliste, costumier, décorateur. Un vrai gestionnaire... Comme il n'entend rien à ce qui se raconte et qu'il refuse comme elle de signer quoi que ce soit, les autres fatiguent et le virent. Mais Coco maintient la pression. En 1934, entre les deux réveillons, elle entre au 52 de l'avenue des Champs-Élysées et pousse une porte au premier étage. Celle d'un jeune avocat qui arrive de New York et qui vient de s'installer: René de Chambrun, futur gendre de Pierre Laval. Coco: «J'ai dîné hier soir avec le baron van Zuylen, qui a traversé l'Atlantique à vos côtés. Etes-vous un avocat accrocheur? - Au rugby, j'étais demi de mêlée... - Alors, je vous prends. Avez-vous déjà rencontré les frères Wertheimer aux Etats-Unis? Non? Je vous demande ça parce que je prévois des difficultés avec eux...» **Ces deux-là ne se quitteront plus.**

«Trente ans de guerre froide, de divorces et de réconciliations, résume René de Chambrun. J'avais surnommé Coco "Louis XIV". Et Pierre Wertheimer, le "cardinal Mazarin".» Jusqu'à l'été 1939, ils feront des pas l'un vers l'autre. «A Longchamp, note René de Chambrun, la loge de Pierre était voisine de la nôtre. Quand Coco passait nous voir le dimanche, il venait s'asseoir près d'elle.» Et encore: «Avec ma femme, Josée, nous les avons invités à dîner un vendredi soir chez Maxim's. Et puis aussi à déjeuner, à la maison, place du Palais-Bourbon. Pierre m'avait alors parlé presque en confidence. Il voulait que je fasse tout pour que Coco comprenne son souhait de toujours la servir sans jamais la blesser...»

L'année 1934 s'ouvre à Chamonix sur un «suicide»: le 8 janvier, on découvre le cadavre de Stavisky, alias «M. Alexandre». Cette affaire fait du bruit, mais il en est une autre, une énorme, qui couve. C'est le scandale financier et politico-militaire de la Société générale aéronautique (SGA): ce groupement voulu par l'Etat, qui a fédéré à prix d'or une demi-douzaine de constructeurs cinq ans plus tôt, affiche un trou de 55 millions de francs - et on n'a encore rien vu. Pour éviter une «seconde affaire Stavisky», le gouvernement autorise les avionneurs Marcel Bloch (le futur Marcel Dassault), Henri Potez et Félix Amiot à racheter les actifs de la SGA. On prend donc les mêmes et on recommence. Le 30 juillet 1934, Félix Amiot, les Wertheimer et les Fribourg récupèrent à parts égales - moyennant 9 petits millions - leur entreprise (SECM). Et, à nouveau, le talent du «père Amiot» va frapper.

D'abord, cet homme a de l'entregent. Dans sa propriété de La Boissière, en Seine-et-Oise, il invite à la chasse ministres, généraux et banquiers. Si besoin est, il leur envoie son chauffeur et une Hispano-Suiza. Ces battues accueillent parfois deux fusils de premier ordre: Paul et Pierre Wertheimer, qui tirent le perdreau depuis qu'ils se rasent. Et puis il y a aussi Jules et René Fribourg. Ces derniers, douchés par le Front populaire, revendront leurs actions à Félix pour se concentrer sur leur empire du négoce: la Continentale des grains.

De Colombes à Cherbourg, le père Amiot a des équipes de fer. Deux de ses bombardiers se distinguent et «glorifient les ailes françaises». L'Amiot 370 et l'équipage Rossi et Vigroux, qui, en 1938, battent des records du monde de vitesse sur le parcours Oran-Meknès-Oran. Et l'Amiot 340, l'avion le plus moderne de la flotte tricolore. C'est ce monstre qui, en août 1938, emporte à Berlin le général Vuillemin, chef d'état-major de l'armée de l'air: il est chargé d'évaluer la puissance aérienne de la Luftwaffe. Sur place, le général Erhard Milch, bras droit de Hermann Göring, demande à faire un petit tour dans le 340. Ses conclusions sont admiratives: «Cet avion est le meilleur du monde, mais, malheureusement pour vous, vous n'en avez qu'un.»

Les bureaux d'études de la SECM conçoivent l'Amiot 350. Toutefois, sa production en série pose problème. En janvier 1939, Pierre Wertheimer se rend avec les plans à La Nouvelle-Orléans pour voir s'il est possible d'installer là-bas une usine de montage. Non seulement le projet capote, mais l'entreprise vire à la mauvaise blague. En atterrissant sur le sol américain, Pierre était censé «déposer les liasses de dessins dans le coffre du colonel Weiser, attaché militaire français à Washington». Il a oublié de le faire. Du coup, le ministère de l'Air dégage le décret-loi du 17 juin 1938 «relatif à la répression de l'espionnage». Il ne manquait plus que ça. De Paris, Félix règle ce petit malentendu.

© DR/Chanel



Coco. Dans le Midi, vers 1930.
C'est la guerre avec Paul et Pierre.

1870... 1914... 1939... Pour la troisième fois, la guerre va bouleverser le destin des Wertheimer. Jacques, le fils de Pierre, que Coco appellera jusqu'au bout le «Petit», est mobilisé comme nombre de Français. Son père et son oncle sont plutôt bien placés pour apprécier la situation. L'Allemagne est restée un des tout premiers marchés de la maison Bourjois. Depuis 1933, ils reçoivent des nouvelles affolantes d'outre-Rhin. Si les nazis l'emportent, les Wertheimer ont une petite idée de ce qui les attend.

2. Les années de guerre

Sur la route de l'exode - Les hommes de Rio - Terminus: New York - Des fonds pour la France libre - La filière du jasmin - Félix sauve les meubles - La presse antisémite se déchaîne - Interrogatoire à la Gestapo - Vichy ne volera pas les chevaux - Un câble du QG de Bradley

Premières heures de mai 1940. Pierre Wertheimer et l'avionneur Félix Amiot ont rendez-vous avec Paul chez Wolf, un restaurant à Pacy-sur-Eure. A écouter Félix, ils trouvent «un Paul Wertheimer effondré, vieilli, presque méconnaissable». Il s'est réfugié avec les siens, «par crainte des bombardements», dans cet avant-poste de la Normandie. La famille de Pierre, elle, a été hébergée, ces dernières semaines, à la Boissière, le domaine d'Amiot, situé à Lévis- Saint-Nom, dans la vallée de Chevreuse. Ce jour-là, le constat est vite fait. Les stukas ont la maîtrise du ciel. Et, le 13 mai, les chars allemands traversent la Meuse. C'est foutu. «Devant les événements, note l'industriel, mes associés et amis décidèrent de partir pour Bordeaux.» Le lendemain, c'est le rassemblement général chez Pierre, au 55, avenue Foch. «Nous nous fîmes nos adieux. Pierre me pria d'aider à sauver ce qui était possible de ses biens. Et il me confia son fils, Jacques, qui était toujours mobilisé. Ils m'embrassèrent avec effusion.» Dans la cour, on charge les voitures.

© DR



Wertheimer Frères.

Années 1940. Réfugiés à New York pendant la guerre, Paul et Pierre seront des gaullistes de la première heure.

C'est en convoi que les Wertheimer prennent la route de l'exode. Paul aligne trois automobiles. Une imposante Chrysler C15. Et deux puissantes Hotchkiss: une 864 et une Paris-Nice. Pierre avance deux berlines. Une luxueuse Lagonda. Et une Renault Viva Grand Sport. Sous la mitraille, cette dernière les lâche presque tout de suite à Etampes - panne de démarreur. La série continue: à Limoges, c'est la Paris-Nice qui rend l'âme. A Bordeaux, toute la tribu s'installe à l'hôtel du Chapon fin. Il y a là Paul et Madeleine, avec leur fils, Antoine. Il y a Pierre et Germaine. Et puis Mathilde, leur mère. Et encore Régine, la veuve de l'oncle Jules Bollack, avec leur fils Raymond. Ouvert en 1800, le Chapon fin fait honneur à la région. De Toulouse-Lautrec à Sarah Bernhardt, d'Edouard VII à Alphonse XIII, de Poincaré à Clemenceau, le livre d'or a de la gueule. Jusqu'aux restrictions dictées par le décret du 18 juin 1940, on y mangera sacrément bien. Sous la verrière ou dans les salons particuliers, le «père

Sicard» fait oublier «à [son] aimable clientèle» les malheurs de la patrie avec ses «écrevisses à la bordelaise», sa «noisette de chevreuil grand veneur» et son «pudding glacé avec ses fraises à l'orange».

Paul et Pierre Wertheimer retrouvent ici André Meyer, la future vedette de la banque Lazard à New York. «Au Chapon fin, commentera James de Coquet, chroniqueur au Figaro, on croise la plus extraordinaire chambrée que l'on puisse voir d'hommes politiques, d'ambassadeurs étrangers, de banquiers, de journalistes et de candidats à l'émigration en quête de visa.» La Lagonda sera abandonnée à Talence, à la pointe sud de Bordeaux. La Chrysler C15 et la 864 sont délaissées au cœur de la ville. Voilà le clan Wertheimer à la gare Saint-Jean. Ils arrivent à monter dans un train pour Irun, en Espagne. Enfin, presque tous. Dans ce chaos, Raymond Bollack, qui, lui, reste en France, a la mauvaise surprise de constater que Pierre et Paul ont «oublié [sa] mère sur le quai».

C'est à Rio qu'on les récupère. A Rio, où ils respirent enfin. Pour fuir l'Europe, ils ont bénéficié d'un visa brésilien obtenu grâce à Linneo de Paula Machado. Un ami de longue date. Cet héritier d'une grande lignée - il est ici président du Jockey Club - et les Wertheimer n'ont pas que la passion des chevaux en commun. Paul et Linneo se sont connus une vie plus tôt, à HEC. Quand Paul «fumait et bavardait dans l'amphithéâtre», Linneo, lui, «emportait l'estime et l'affection de tous ses maîtres». A la fin de juillet, les deux frères se rendent au consulat américain de Rio pour prendre les visas.

Le 24, Pierre et Germaine embarquent sur le SS Argentina et, après une escale à Trinidad, touchent New York le 5 août. Le 7 août, Paul, Madeleine, Antoine et Mathilde quittent à leur tour les Cariocas sur le SS Brazil et débarquent à New York le 19 août. A la sortie des docks, un major de la Garde nationale est là pour les accueillir: Bernard M. Douglas, le président de la Bourjois Inc.

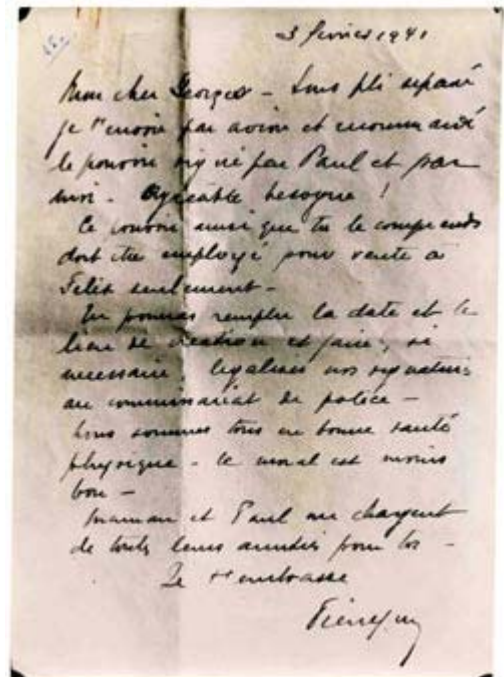
A Manhattan, chacun prend ses marques. Paul emménage au 35 West 76th Street. Pierre au 784 Park Avenue. Bientôt, ils retrouveront leurs proches. Jules et René Fribourg ont transité par Saint-Domingue. Les Wildenstein sont arrivés directement de Lisbonne. André Meyer a décollé du port d'Estoril, à bord d'un hydravion de la PanAm. Et, le 21 novembre 1940, Jacques Wertheimer apparaît. Félix Amiot a tenu parole. Avec le général Lahouille, il a démarché le secrétaire d'Etat à l'Aviation, le général Bertrand Pujo. Qui a fait muter et démobiliser «le Petit» à Clermont-Ferrand. Ensuite, Félix lui a procuré de l'argent et des papiers de sortie. Et, à Lisbonne, le fils de Pierre a embarqué à bord du SS Excalibur...

Cette année-là, à New York, le pétainisme se porte bien dans la colonie française. Les Wertheimer, eux, affichent leurs convictions gaullistes. Un industriel de Philadelphie, Eugène Houdry, un médecin de Manhattan, Albert Simard, et un professeur de Columbia, Fred Hoffer, fondent la très active association France Forever avec le soutien de l'historien de l'art Henri Focillon... et de Paul Wertheimer. En mai 1941, en route vers New York, à San Juan (Porto Rico), Claude Lévi-Strauss partage un hôtel austère et son destin avec l'atomiste Bertrand Goldschmidt: «Il m'expliqua le principe de la bombe et me révéla que les principaux pays étaient engagés dans une course scientifique qui garantirait la victoire à celui qui se classerait premier.» C'est à cette fin que le biochimiste Louis Rapkine a orchestré la fuite de France de 25 chercheurs - Lévi-Strauss et Goldschmidt inclus. «C'est grâce à des dons de la famille Wertheimer et de la famille Edouard de Rothschild, insiste Rapkine, que j'ai pu payer leurs billets de bateau.» Et cet enthousiasme ne faiblira jamais. Le 10 avril 1943, au 330 West 42th Street, l'avocat Henri Torrès et le capitaine Pierre Dreyfus, fils de l'autre, réunissent les instances du Jewish War Effort afin de lever des fonds pour le Comité de la France libre: une fois encore, Paul répond présent.

En 1942, un parfum baptisé Courage signé Bourjois sort d'une usine logée à Hoboken. Dès son arrivée aux Etats-Unis, Pierre Wertheimer avait contacté Arnold van Ameringen, président du Syndicat des parfumeurs et petit ami d'Estelle Lauter, dite Estée Lauder. L'Américain l'a alors aidé à financer son usine et à investir dans une vaste campagne de pub pour promouvoir le N° 5. Quoi? On fabrique du N° 5 dans le New Jersey? Oui. Mais le jasmin de Grasse, avec ses 80 pics d'aldéhydes, n'est-il pas unique au monde? Si. Mais on l'a fait venir et stocké en quantité: «Les exploits que l'émissaire de Pierre et Paul a accomplis étaient dignes de James Bond, racontera Claude Lewy, avocat des Wertheimer et ex-maire d'Orléans. Il lui a fallu importer de l'or presque clandestinement en France. Puis sortir le concentré de jasmin de Grasse et le faire entrer - sans se faire remarquer - aux Etats-Unis.» Cette filière va fonctionner jusqu'à l'entrée en guerre des Yankees, en décembre 1941, et c'est Gregory Thomas - futur patron de la Chanel Inc. - qui s'en chargera.

«Nous tous en bonne santé - Stop - Adresse Vichy 46 rue Maréchal Pétain - Stop - Bien affectueusement à votre maman et à vous tous - Stop - Félix.» Dès le 22 août 1940, les premières nouvelles sont parvenues à New York. Un câble a priori réconfortant. En France, pourtant, les événements se bousculent. Ces dernières semaines, Félix Amiot n'a pas chômé: le 3 juin, les ateliers du Bourget et l'usine de Colombes ont été bombardés, 19 morts. Le 5, c'est le tour de Cherbourg. Le 10, sur ordre du gouvernement, il faut évacuer le matériel, les salariés et leurs familles: 3 000 personnes en cavale vers le sud. A Bordeaux, Félix parvient à décrocher une avance de 3 millions de francs du ministère de l'Air. Puis il reçoit l'ordre de faire remonter le personnel sur Paris. «Mais j'ai réussi à soustraire le bureau d'études et à le maintenir en zone libre», précise-t-il. L'avionneur installera son siège administratif à Vichy. «C'est là que vint me trouver Marcel Ceccaldi, avocat et ami de MM. Wertheimer. Il me signale les premières escarmouches avec les autorités allemandes à propos de Chanel...»

© DR



New York. 1941. Pierre charge son fondé de pouvoir et ami de mener à bien la vente fictive de Bourjois et de Chanel.

De fait, la mise à l'écart des juifs n'a pas tardé. Déjà, Félix Amiot a dû se livrer dans l'aéronautique à une admirable embrouille. Pour éviter de voir débarquer un administrateur nommé par Vichy - aux fins d'aryaniser leur entreprise - il a antidaté et maquillé les procès-verbaux du conseil d'administration. Par la grâce du Saint-Esprit, à partir de mai 1940, toute présence de Pierre et Paul dans le capital de la société a « officiellement » disparu. A Vichy, Me Ceccaldi demande à Félix d'en faire autant pour la maison Bourjois. C'est d'accord. Allons-y. Sous le contrôle de l'administrateur nommé en octobre 1940, Félix Amiot se porte acquéreur et Georges Petit-Barral, fondé de pouvoir et ami de Pierre Wertheimer, procède à la vente fictive. Elle sera remise en question par les Allemands. Cette fois-ci, le Reich et Vichy exigent les preuves de l'aryanisation. Et, cette fois-ci, il faut payer.

Félix doit reprendre le passif et déboursier 55 millions de francs. L'artiste se met au travail. Et d'un: il déduit de ce total 3 millions que les Wertheimer sont censés lui « devoir » depuis la vente, en 1929, de leur société aéronautique. Et de deux: il pompe allègrement les lignes de crédit de cette société. Et de trois: il encaisse en passant les 2 petits millions que les frères lui font remettre. Et de quatre: il convainc les banquiers historiques des Wertheimer - Crédit suisse et Crédit commercial de France - de le suivre. Restent quelques « formalités ». Le 3 février 1941, Pierre écrit à son « cher Georges » (Petit-Barral): « Sous pli séparé, je t'envoie par avion et recommandé le pouvoir signé par Paul et par moi. Agréable besogne! Ce pouvoir, ainsi que tu le comprends, doit être employé pour vente à Félix seulement. Tu pourras remplir la date et le lieu de création et faire, si nécessaire, légaliser nos signatures au commissariat de police. » Et il ajoute: « Nous sommes tous en bonne santé physique. Le moral est moins bon. Maman et Paul me chargent de toutes leurs amitiés pour toi. Je t'embrasse. Pierre. »

L'affaire semble conclue. Mais, le 3 avril 1941, Félix est convoqué avenue Kléber, à l'hôtel Majestic, siège du commandement militaire allemand. L'ingénieur Sturm attaque bille en tête: « Vous avez acheté la parfumerie Bourjois et les actions Chanel. C'est une vente de complaisance. Les Wertheimer sont vos amis et aussi vos associés. Vous êtes leur prête-nom. Tout cela est naïf et dangereux pour vous. » Félix proteste. Pendant des semaines, il doit subir un bataillon de contrôleurs, qui exigent des réponses et des justificatifs. Au bout du compte, il les enfume. Et parvient à éloigner les menaces d'absorption d'un concurrent: le Groupe allemand des alcools. Mais les ennuis continuent. Ce coup-là, ils proviennent de Georges Madoux, administrateur provisoire nommé par Vichy pour vérifier que l'aryanisation de Chanel est bien réelle. Sa conclusion tombe: « Je suis amené à croire que les allégations de M. Amiot sont tout à fait fausses. La société des Parfums Chanel est encore une société juive. » Et, maintenant, voilà Coco en personne qui sort du bois. Dans une lettre adressée à Madoux le 5 mai 1941, elle y va de bon cœur: « Je me porte acquéreur de la totalité des actions Parfums Chanel qui [...] sont encore la propriété de juifs et que vous avez pour mission de céder ou faire céder à des sujets aryens. » Elle et l'administrateur provisoire s'apprécient. Ils se connaissent de longue date. Avant guerre, il était directeur commercial des Parfums Chanel et directeur de la haute couture chez Coco. Comment Félix va-t-il pouvoir s'en sortir face à de tels duettistes?

© DR



New York.
1942. Lancement du parfum Courage fabriqué à Hoboken (New Jersey).

D'abord, grâce au soutien involontaire des locataires de l'hôtel Majestic. Herr Blanke, leur enquêteur, disqualifie le commissaire-gérant de Vichy: « Georges Madoux a été congédié des Parfums Chanel le 31 décembre 1931 pour prélèvements injustifiés dans la caisse. » Ensuite, Rodolphe Frey, l'administrateur français nommé pour faire la lumière sur la maison Wertheimer Frères, écrit: « Je peux conclure, en toute bonne foi, que la parfumerie Bourjois est passée en des mains aryennes d'une façon légale et correcte. Et qu'aucun grief ne peut être formulé contre M. Amiot. » Il accompagne ce jugement d'un argument massue: « On ne voit pas très bien comment M. Amiot chercherait à sauvegarder les intérêts des frères Wertheimer, alors qu'il s'est associé avec la société Junkers Flugzeug- und Motorenwerke pour la construction de 370 avions, cette première commande représentant 1,2 milliard de francs... » C'est sûr. Enfin, un prisonnier de guerre ne va pas tarder à sortir de son Oflag X B près de Hanovre pour rentrer en France, afin de reprendre en main Bourjois. C'est Robert de Gay de Nexon. Son pedigree - chez ces gens-là, on manie la croix et l'épée depuis le haut Moyen Age - est difficilement discutable. Et, en prime, son demi-frère, le baron Maurice, est le tendre époux de la tante de Coco. Mademoiselle est obligée de rendre les armes.

Répit de courte durée. Dès le 5 février 1942, la presse antisémite se réveille. Dans L'Appel, sous le pseudonyme de La Cigogne, un chroniqueur constate: «M. Amiot peut se dispenser de travailler en tant qu'industriel de l'aéronautique, car il a trouvé un emploi peut-être plus rémunérateur encore, qui consiste à protéger et à sauver les intérêts des juifs.» Le Pilori enchaîne sous la plume de Jacques Roux: «Il est bon d'aryaniser les affaires juives, mais encore faut-il que cette aryanisation ne soit pas une simple farce.» La gangrène fait son œuvre. A plusieurs reprises, Félix doit se justifier auprès des services de la Gestapo, rue des Saussaies. Et, par un dimanche de septembre, il sera même convoqué au quartier général du 84, avenue Foch. Six heures d'interrogatoires. «Entre deux, souligne-t-il, je me trouvais dans une pièce avec vue sur l'appartement de Pierre Wertheimer. Je voyais le balcon où Pierre, Paul et moi nous nous étions dit adieu.» Ce dimanche, il aura la peur de sa vie, mais, encore une fois, ce diable de Félix leur fait avaler n'importe quoi.

Au même instant, Henri de Tayrac, administrateur provisoire, met à l'encan - avec succès - les hôtels particuliers de Paul et de Pierre. Il fait de même - mais en vain - avec les propriétés de Maisons-Laffitte et de Vaucresson. Dans le Médoc, le château de Bessan est également à vendre, mais un hôpital militaire allemand s'y installera. Dans l'Orne, le haras de Saint-Léonard-des-Parcs est protégé par un ami: François de Brignac. Grâce à sa mauvaise volonté exemplaire à l'égard de Vichy, il empêche le vol des chevaux. Pendant la guerre, les pur-sang de Pierre Wertheimer pourront même courir sous les couleurs - casaque grise, brassards rouges et toque grise - de Robert de Nexon, qui gère son écurie. En décembre 1942, le crack Epinard est mort paisiblement à Saint-Léonard. Son décès donne lieu à des trémolos. Radio Vichy rapporte: «Il avait été volé au moment de l'invasion allemande. Il a été retrouvé à Chartres, en train de tirer une charrette.» C'est largement exagéré, mais c'est beau comme du théâtre grec.

Il n'y a pas que les chevaux que l'on enterre. De Paris à New York, c'est l'appel aux morts. Le 16 mars 1942, à son domicile de l'avenue Foch, Théophile Bader s'est éteint à l'âge de 78 ans. Depuis son attaque, en 1935, le père des Galeries Lafayette jouait davantage avec sa petite-fille Ginette, à Vaucresson. Mais, jusqu'au bout, l'ami et l'associé d'Ernest - et de ses fils Paul et Pierre - aura fourmillé d'idées. Avec lui s'achève une époque héroïque pour les Wertheimer. De l'autre côté de l'océan, le 16 juillet 1944, c'est leur cousin Jules Fribourg, l'ancien partenaire dans l'aventure aéronautique et patron de la Continentale des grains, qui, à 67 ans, trépassa à son tour. Quatre mois plus tôt, le fidèle Bernard M. Douglas, vice-président de Bourjois et de Chanel, a quitté la scène à 76 ans. Mais, cette année-là est surtout marquée par la disparition de Mathilde. A 85 ans, la mère de Paul et Pierre est partie rejoindre son Ernest.

Dès la Libération de Paris, les deux frères reçoivent un câble de l'état-major américain en France. C'est signé Félix! Le général Bradley stationne chez lui, à la Boissière: «J'ai demandé à l'un de ses officiers de télégraphier à Pierre que tout allait bien. Que tout était sauvé. Et je reçus une réponse empreinte de joie...»

3. Le retour du Mexicain

Lendemain de guerre - Mademoiselle se révolte - «Super 5» contre N° 5 - Le Yalta du parfum - Formalités à Mexico - Le dernier Noël de Paul - Embrouilles dans l'aéronautique - Deux Bernheim dans la maison - Haute couture et sac de légende - Coco et Pierre: happy end

Le Star of Paris, Constellation de la TWA, se pose d'abord à Gander, sur l'île de Terre-Neuve, puis à Shannon, en Irlande, et atterrit enfin au Bourget vendredi 16 mai 1947. Deux hommes émergent de l'appareil: Pierre Wertheimer et Claude Lewy, son avocat. De New York, quelques jours plus tôt, ce dernier téléphonait à René de Chambrun, conseil de Coco Chanel: «Pierre est à côté de moi. Il est prêt à entreprendre le voyage en ma compagnie. Nous pourrions commencer à nous voir samedi 17 dans l'après-midi et dîner tous ensemble le soir. Il souhaite de tout cœur conclure une paix totale et définitive avec Coco.» Le samedi, à 15 heures, nos deux voyageurs sont aux Champs-Élysées dans le bureau du gendre de feu Pierre Laval. Le comte de Chambrun excuse l'absence de Mademoiselle, retenue en Suisse. Il est convenu qu'il l'appellera à Lausanne, à l'hôtel Beau Rivage, pour la tenir informée de l'avancée des négociations. Ces messieurs sont réunis pour mettre fin à une guerre féroce. Qui dure depuis la capitulation allemande.

À l'été 1945, Pierre Wertheimer se rend à Londres, où Félix Amiot le rejoint. Dès la Libération, l'avionneur lui a remis les clefs de Bourjois et de Chanel. C'est la première fois qu'ils se revoient depuis les adieux de l'avenue Foch. Pendant quarante-huit heures, les deux hommes évoquent un peu tout en vrac. Les quelques jours que Félix a passés en prison, en septembre 1944, pour l'affaire des Junkers. Les lettres de dédouanement qu'il attend des deux frères - et des résistants qu'il a aidés - afin d'être réhabilité. La nationalisation de la SECM, leur société aéronautique. Et ce projet commun de fabriquer, à Cherbourg, du matériel ferroviaire et bientôt des bateaux de pêche. Dans cette rade militaire, où ils développeront des chantiers maritimes, ils possèdent une base mythique: l'hôtel Atlantique. Ils ont acquis, en 1938, ce lieu de passage où des dizaines de milliers d'émigrants venus de Hongrie, de Pologne, de Lituanie, de Russie ou d'ailleurs ont embarqué un jour à bord des paquebots de la White Star, de la Cunard et de la Red Star Line. En route vers l'Amérique...

© DR



Ascot.
1955. Victoire de Vimy dans les King George. Pierre Wertheimer et son jockey Roger Poincelet rentre aux balances.

Pierre et Félix poursuivent cette conversation, à Paris, l'année suivante, chez Cazenave, un restaurant de la rue Boissy-d'Anglas. Le cadet des Wertheimer évoque à voix haute ses soucis immobiliers. Il a liquidé le château de Bessan (Médoc), saccagé par la guerre. Il a cédé le domaine de la Vaucressonnière, qui a été occupé par un régiment allemand des transmissions, puis par l'armée américaine. Il pense acquérir le haras de Saint-Léonard-des-Parcs (Orne), qu'il louait jusqu'à présent. Il suit les procédures de restitution des appartements de la famille. Et il vient d'acheter en passant 1 000 hectares à Cerdon, en Sologne: la chasse de la Presle. Tirer la caille, voilà qui devrait le calmer. Car, depuis juin 1945, Coco se révolte.

«C'est monstrueux! Ils fabriquent ça à Hoboken! Il faut les assigner en justice!» Coco est entrée, ce jour-là, «comme une furie» dans le bureau du comte de Chambrun. Pendant le conflit, elle avait reçu trois chèques de New York. Son conseil lui avait alors suggéré de ne pas les encaisser. Elle vient non seulement d'apprendre que les frères Wertheimer n'ont cessé de produire du N° 5 dans une usine du New Jersey, mais aussi que Pierre a signé un accord de distribution avec l'armée américaine. De Miami à Anchorage, de Naples à Berlin, de Manille à Tokyo, avec le chocolat au lait, les Lucky Strike et les bas Nylon, le N° 5 attire les boys en goguette quand ils font leurs emplettes à prix détaxés dans les port exchange (PX), les magasins militaires. «Il faut fourbir nos armes, hurle Coco, et j'en ai!»

Pierre Wertheimer mexicain! Fiché au Casier central des étrangers! Mais pourquoi?

Elle fera fabriquer des jus à Zurich. Et elle va confier l'un de ses flacons à son avocat: «Donnez ça à votre femme, et dites-moi sa réaction.» La comtesse de Chambrun en étale une goutte sur son poignet: «Mais c'est du super 5!» Cette impression est confirmée par Ernest Beaux, l'inventeur du N° 5, qui est épaté. Coco le propose alors dans ses boutiques. Les Wertheimer l'attaquent aussitôt - avec succès - pour contrefaçon. Elle réplique par une action judiciaire à Paris et à New York. Elle estime qu'ils l'ont flouée sur les profits réalisés par la filiale américaine. Elle est déboutée en France. La procédure aux Etats-Unis continue, mais elle n'ira pas jusqu'au bout. Car Coco a expédié des échantillons de ce «super 5» à New York, emballés dans d'élégantes boîtes rouges. Elle n'a pas le droit de les vendre? OK. Mais elle a le droit de les offrir. Ainsi, elle peut semer une confusion totale auprès de sa clientèle «haute couture», de ses amis et des distributeurs du vrai N° 5 - de Bernard Gimbel, patron de Saks, à Stanley Marcus, celui de Neiman Marcus. Les frères Wertheimer et leur état-major soupirent. Où va-t-elle s'arrêter? Il est grand temps de prendre le Constellation de la TWA. Et de remettre à plat les accords de 1924.

Ce samedi 17 mai 1947, lorsque Pierre Wertheimer et son avocat se retrouvent dans le bureau de René de Chambrun, c'est donc une espèce de Yalta du parfum qui se joue. D'entrée, ils proposent un chèque de 50 000 dollars et 0,5% du chiffre d'affaires annuel. En digne descendant du marquis de La Fayette, le comte de Chambrun contre-attaque avec 5%. Suivent huit heures de négociations serrées, entrecoupées d'un thé et de sandwiches. A plusieurs reprises, le comte s'absente le temps d'appeler Mademoiselle à Lausanne: le seul téléphone est au bout du couloir, dans la salle des archives. Il ouvre la porte, la referme et ignore le combiné. «Alors?» demande-t-elle. Car Coco n'est pas en Suisse. Coco est là. Et cette pièce de boulevard va durer jusqu'à 23 heures. Jusqu'à la dernière enchère: ils offrent maintenant 350 000 dollars, 2% du chiffre d'affaires - soit l'équivalent de 1 million de dollars par an - et l'autorisation pour elle de fabriquer et de vendre des parfums uniquement en Suisse. Que dit Lausanne? Le bout du couloir. La salle des archives. Cela lui convient, et Coco s'esquive dans la nuit. Dossier réglé.

Pierre anticipe sa mort. Mais, pour l'heure, ce n'est pas la sienne
qui est d'actualité

En 1948, Pierre Wertheimer en ouvre un autre tandis qu'il marche dans les rues de Montevideo. Ces dernières années, on l'a vu à Cuba. Et aussi, et surtout, à Mexico. Ce 12 août, le voici donc au cœur de la capitale de l'Uruguay. Il ne prend pas la route des plages de Pocitos, la plus aristocratique, de Malvin, dite «plage des Anglais», ni encore celle de Carrasco, ombragée de tamaris et bordée de villas roses. Il ne remonte pas davantage l'avenue du 18-Juillet pour se rendre à sa banque - Montevideo est alors la Genève de l'Amérique latine. Non. Il se rend au consulat du Mexique et se fait établir un passeport mexicain - n° 13.394. Sans problème? Sans problème: il a renoncé à la nationalité française. Le 23 août, le voici à Mexico, où il fait viser ce document par le consul de France. Pierre Wertheimer mexicain! Pierre Wertheimer fiché au Casier central des étrangers, à Paris, sous le n° 1.824.432! Mais pourquoi?

Les uns évoquent «sa crainte, alors, d'un troisième conflit mondial». D'autres suggèrent «des motivations fiscales». On peut ajouter à ce lot d'hypothèses la présence à Mexico de Jacqueline, fille adultérine de Pierre et d'une danseuse des Ballets russes. Petite-fille de Théophile Bader, Ginette Moulin précise: «Il ne s'en cachait pas. Vers la fin des années 1950, avec Etienne, mon mari, nous sommes allés au Mexique. C'est Pierre qui avait organisé notre voyage, et il nous a adressés à elle. Elle parlait français avec l'accent espagnol. Mariée à un diplomate sud-américain, elle avait deux petites filles d'une dizaine d'années.» Est-ce là l'explication? Pour Pierre, New York reste la base stratégique. Et, s'il existe pour lui une bonne raison de changer de nationalité, il faut quand même la chercher du côté de la législation mexicaine. C'est un pays, à l'époque, où le régime successoral est l'un des plus favorables au monde. En industriel avisé, Pierre aurait ainsi anticipé sa mort. Mais, pour l'heure, ce n'est pas la sienne qui est d'actualité.

Le 3 octobre 1948, il débarque à Calais avec un visa de touriste. Il vient prendre des nouvelles de son frère, et elles ne sont pas gaies. Paul avait quitté New York, se retirant à Lausanne. A 65 ans, gravement malade, il est rentré en France pour se faire soigner à l'Hôpital américain, à Neuilly-sur-Seine. Le 22 décembre, Pierre se pointe à la préfecture de police.

L'agonie de son frère le conduit à prolonger de trois mois son titre de séjour. A Pantin, le 17 janvier 1949, les membres du comité d'entreprise de Bourjois «s'associent pour rendre hommage à la mémoire de Monsieur Paul Wertheimer, décédé le 28 décembre». Et, pour la «fête de Noël 1948», ils rappellent que, «si la séance récréative a été décommandée, les parents ont reçu pour leurs enfants les montants (et friandises) qui avaient été fixés». Dans les mois qui suivent, Pierre rachète les parts de Paul dans l'affaire familiale à sa veuve, Madeleine, et à ses deux enfants, Jeanine Bernheim et Antoine Wertheimer. Ainsi soit-il.

Avant de se rembarquer pour New York, il a également mis en demeure Félix Amiot de lui restituer la participation qu'il détenait avant guerre dans la Société d'emboutissage et de constructions mécaniques (SECM) et les Chantiers aéronautiques de Normandie (CAN), leur groupe vendu à l'Etat en 1929 et racheté en 1934. L'avionneur conteste cette revendication, et rêve d'étrangler l'avocat de Pierre, Léon Netter, qui en remet: «Nous sommes tentés de croire que M. Amiot, par un phénomène d'osmose bien regrettable, mais bien commun par les temps qui courent, a considéré les fonds de la SECM comme étant les siens propres.» Ambiance. Pourtant, pas plus tard que le 30 juin 1947, Pierre était le témoin de mariage de Félix - l'ancien président du Conseil Paul Reynaud était celui de la mariée - à la mairie du VII^e arrondissement. Comment en sont-ils arrivés là?

Le différend remonte à 1929. Au moment de la vente de leur société à l'Etat, Félix s'était senti lésé: il touchait 9 millions quand les Wertheimer et les Fribourg en encaissaient 14 chacun. «La partie technique, dit-il, m'apparaissait par trop défavorisée par cette répartition. J'en parlai à René Fribourg, qui répercuta sur son frère Jules, qui répercuta sur Pierre Wertheimer, qui répercuta sur Paul, pour en revenir à René Fribourg. Lorsque chacun m'eut expliqué les pressants besoins d'argent de leurs affaires, il fut convenu qu'on attendrait des jours meilleurs pour reparler de cette question.» Nous y voilà. Et Félix a réglé le problème en s'autoproclamant seul actionnaire de leur ancien groupe. Alors, qui se moque de qui? La question a son intérêt, car, en cette veille des années 1950, la SECM a bénéficié d'une double indemnité. Dommages de guerre: 623 millions. Nationalisation: 420 millions. Les CAN, eux, ont perçu 425 millions de dommages de guerre. D'assignation en assignation, une transaction intervient: Pierre Wertheimer récupère 35% des parts de la SECM et des CAN. Une grosse partie de ces indemnités a été réinvestie dans leurs nouvelles sociétés. Dans la seconde moitié des années 1950, Pierre liquidera toutes ses participations et laissera le père Félix voguer vers son destin: en 1969, c'est lui qui vendra les fameuses vedettes de Cherbourg à Israël...

A New York, le vice-président de la compagnie Wertheimer Frères s'appelle Claude Bernheim. Ce champion de bobsleigh, amateur de courses automobiles et diplômé de Sciences po, est entré au service de Bourjois, en 1931, comme directeur commercial: il vient alors d'épouser Jeanine, fille de Paul Wertheimer. En 1940, ce casse-cou - il se lancera plus tard dans une expédition à travers l'Afrique - est parti avec sa femme pour Londres, où il s'est engagé comme pilote de chasse dans les Forces françaises. Mais ce bel aventurier est aussi le cousin de Léonce Bernheim, avocat. Et, en 1951, c'est le fils de feu Léonce qui entre chez Bourjois («Avec un j comme joie») à Paris. Il a 27 ans, il est engagé pour réorganiser la maison, et il se prénomme Antoine. La future star de la banque Lazard va passer quatre ans au service de Pierre Wertheimer. «Je le revois venir dîner chez mes parents, se souvient Antoine Bernheim. C'était un homme extraordinairement séduisant, d'un charme fou, qui plaisait aux femmes. Une vraie présence.» Il souligne: «On vivait un peu à la cour du roi Pétaud. Mais, quand Pierre était à Paris, tout tournait autour de lui, dans une ambiance de courtisans.» Depuis 1951, il a retrouvé les ardeurs d'un conquérant, en tombant raide amoureux d'une jeune mannequin de chez Carven. En 1954, «le Mexicain» rachète la part des Galeries Lafayette dans les Parfums Chanel: les 10% détenus directement par Max Heilbronn, gendre de Théophile Bader; et les 10% contrôlés par La Financière, société dirigée par Raoul Meyer, autre gendre de Bader. Cette année-là se produit surtout un événement historique: **le come-back de Coco dans la haute couture.**

En septembre 1939, elle a fermé sa maison - seuls les accessoires et les parfums continueront d'être vendus dans ses boutiques. La guerre est pour elle synonyme de romance avec Hans Günther von Dincklage, alias «Spatz», un agent du Reich. Ce qui lui vaudra d'être emballée, en septembre 1944, par les FFI. Après trois petites heures en cellule, elle quitte la France et se met au vert en Suisse. Aujourd'hui, à 70 ans, riche et désœuvrée, Mademoiselle assiste - crispée - au spectacle des couturiers en vogue. Des hommes, en plus! Dior. Fath. Balenciaga. Elle ne tient plus. Elle contacte Carmel Snow, papesse de la mode, pour qu'elle lui trouve un partenaire à New York - et elle le fait subtilement savoir à l'état-major des Parfums Chanel. Mais ces gentlemen ne sont pas chauds pour s'associer à ce retour: seul Pierre Wertheimer y croit. Peut-être, aussi, ne tient-il pas à voir Coco tomber dans d'autres mains. Dont acte: la société des Parfums Chanel prendra à sa charge la moitié des frais de la collection. Mais, le 5 février 1954, ce premier défilé suscite les quolibets. C'est le fiasco. Le désastre noir.

Tout laisser tomber. Voilà ce que les proches de Pierre et quelques membres de son conseil d'administration lui suggèrent. La vente du N° 5 ne va-t-elle pas pâtir de cette débâcle? Ne murmure-t-on pas déjà que Coco est au bord de la faillite? Pierre se fout de ces rumeurs, de ces sombres prophéties. A son conseil juridique, Robert Chaillet, il confie: «Ils disent tous que j'ai tort, mais, moi, je sais qu'elle a raison.» Aussi, le 24 mai 1954, il rachète la maison de couture. Voilà Pierre Wertheimer propriétaire de tout le groupe Chanel. A compter de ce jour, il réglera aussi la totalité des dépenses de Coco: les impôts, le Ritz, la Cadillac, le chauffeur, les domestiques, le cuisinier, le téléphone - et jusqu'aux timbres. Les collections vont suivre. Très vite, aux Etats-Unis, le magazine Life lui consacre quatre pages et sa Une. C'est la renaissance.

Le triomphe. René et Josée de Chambrun passent un soir la prendre pour aller souper chez Maxim's. Ils font un détour par le domicile de Pierre. «C'est lui qui ouvrit la porte. Je l'ai senti très ému lorsque Coco plaça ses bras autour de son cou, l'embrassa et lui dit simplement: "Merci pour tout, Pierre..."»

En juin 1956, il cherchera à nouveau ses bras en revenant d'Ascot, où son cheval Lavandin a remporté le prestigieux Derby d'Epsom. Il monte quatre à quatre les marches du n° 31 de la rue Cambon. Coco a juste eu le temps de planquer sous son divan Le Figaro avec la photo du vainqueur. «Vous avez gagné le Derby? Mais quand ça? - Hier, et la reine m'a... - Vous auriez dû me téléphoner. Allez, embrassez-moi quand même...»

Entre eux s'est établie une relation désormais apaisée, sereine, mais jamais dépourvue de taquinerie. Un an plus tôt, Coco a donné sa forme définitive à ce qui va devenir l'autre best-seller de la marque: le sac matelassé avec sa chaîne dorée. Seule ombre à ce tableau: lors d'une intervention chirurgicale, à New York, Pierre a avalé une broche métallique qui s'est fichée près d'un poumon. Depuis, il ne fait plus un mètre sans un médecin à ses côtés. A Paris, il est accompagné d'un interne que lui procure le Pr André Meyer. Cet interne le suivra partout - jusque sur le pont du yacht de 40 mètres de longueur qu'il s'est fait dessiner, en 1962, par le cabinet néerlandais Nicolaas Witsen & Vis. Immatriculé à Monaco, cet élégant voilier est ancré l'été dans le port de Trouville. Pierre l'a baptisé Mathilda, en hommage à sa mère. Qu'il ne va pas tarder à aller retrouver.

Le 24 avril 1965, à l'âge de 77 ans, son cœur s'arrête de battre. On l'a vu sourire en public, pour la dernière fois, le 29 janvier. Entouré des actrices Elsa Martinelli et Annie Girardot, de Mme Georges Pompidou, du cinéaste Luchino Visconti et du chorégraphe Serge Lifar, Pierre Wertheimer sablait le champagne avec Gabrielle Chanel. Ce fut son ultime défilé.

4 - Jacques, fils de Pierre

«Le Petit» aux commandes - Hypochondriaque et teint pâle - L'amoureux de Nicolas de Staël - Helleu et ses égéries - Un linceul pour Mademoiselle - Les cimaises de Manhattan - Réunion de famille - Bottin de chasse à la Presle - Du rififi au paddock - La fin d'Oblomov

Dans une maison de retraite logée au milieu des arbres, à Sceaux, à 10 kilomètres au sud de Paris, un champion de bridge joue son dernier contrat: le baron Robert de Nexon, ex-partenaire de Pierre Albarran - et ancien président de Chanel - ne reconnaît pas son visiteur, Ferréol, son neveu, qu'il confond avec son avocat. Voilà plus d'un an qu'il est déjà dans un autre monde. Il a été amené ici en 1964, et c'est Pierre Wertheimer qui s'est occupé de son cher et vieil ami. Depuis la mort de Pierre, le 24 avril 1965, c'est Jacques, son fils, qui a pris le relais. «Mon oncle s'est éteint le 10 septembre 1967, souligne Ferréol de Nexon, et Jacques a subvenu à ses besoins jusqu'à son ultime souffle.» Chez les Wertheimer, on n'hérite pas seulement des usines et de la fortune. On endosse devoirs et convenances. Cela vaut pour un fidèle complice de la famille. Mais cela vaut aussi pour ceux et celles que Pierre Wertheimer invitait à chasser, à la Presle, en Sologne, ou encore à monter à bord du Mathilda. Pour Jacques, ils seront toujours les bienvenus. C'est désormais lui le grand patron.

© DR



Neuilly. Fin des années 1950. Homme de cheval, grand bridgeur et président de Chanel, le baron Robert de Nexon (ici, dans son bureau) aura été un fidèle de la famille.

Celui que Mademoiselle surnomme «le Petit» a tout de même 53 ans. Il n'a jamais exercé de responsabilités. «Monsieur Jacques» - ainsi qu'on le désigne dans les bureaux de Chanel, à Neuilly - est un drôle d'oiseau. Ancien entraîneur de chevaux à Chantilly, neveu de Coco Chanel et fils d'un illustre prince russe, Jean-Michel de Choubersky le compare «à Oblomov, héros éponyme du roman d'Ivan Gontcharov, le côté fleur bleue en moins». En somme, une espèce de rêveur fabuleusement paresseux, à la pensée tantôt vagabonde, tantôt sommeillante. «Mais Jacques avait une dimension supplémentaire, note Jean-Michel de Choubersky. C'était un esthète hors du commun. Qui se fichait de tout. Et il était très spontané et vraiment drôle.» D'autres, qui l'ont aussi connu et apprécié, résument à leur façon: «Il avait un grain.»

Ce garçon «fantastiquement timide avec les femmes» a épousé à Mexico, le 26 mars 1947, la fille d'un architecte, Eliane Fischer, qui lui a donné deux fils, Alain et Gérard: leur divorce a été prononcé le 11 septembre 1952. Depuis, on le

voit entouré de jeunes femmes, dont certaines «font carrière dans la galanterie». Par ailleurs, Jacques est hypocondriaque: «A table, il disparaissait derrière une montagne de médicaments. Blanc comme un linge, parfois l'œil perdu.» Au bureau, dans son dos, depuis les années 1950, on lui donne de l'«Epinard» ou du «Bonjour Tristesse». On le décrit «secret, sauvage, solitaire». Et cela ne date pas d'hier. La petite-fille de Théophile Bader, Ginette Moulin, se souvient du jeune homme de l'avant-guerre: «Je revois Jacques à Deauville, à l'hôtel Royal, traîner tout seul et venir s'asseoir à notre table. Il avait toujours l'air de s'ennuyer...»

Il vient encore à l'occasion au bureau, «avec sa grande écharpe noire, tel un fantôme»

Ce nonchalant a quelques excuses. Avec son père, il en aura bavé. Pierre ne l'a jamais mis en valeur. Ni en privé ni en public. Certains vont même jusqu'à parler de «comportement injurieux», voire «méprisant». Ainsi, cet échange que Max Heilbronn a rapporté à sa fille, Ginette Moulin: «Un jour, devant l'un de ses collaborateurs qui lui glissait: "Monsieur Jacques a dit...", Pierre a répliqué: "Ne lui demandez pas son avis. Il est idiot." Cela avait énormément choqué papa.» Oh, bien sûr, Pierre Wertheimer a certainement rêvé d'un héritier qui soit son jumeau: un meneur, un aventurier, un stratège. Un chef, quoi. Flamboyant, visionnaire. «Mais Jacques, confie un intime, mélangeait les anciens et les nouveaux francs. La gestion, les affaires, tout ça, il s'en tapait. Il était ailleurs.» Et où donc? Jean-Michel de Choubersky répond: «Depuis son enfance, il habitait la planète des arts. Il avait un œil exceptionnel.»

Faut-il y voir un signe? Jacques Wertheimer est né villa Les Forgettes, à Deauville, au n° 10, rue Olliffe. Celle-là, on ne peut pas la manquer: elle jouxte la demeure (n° 8) où vivait - et où s'est éteint en 1898 - Eugène Boudin, «peintre des plages». Quel parrainage! Très vite, il s'est réveillé amoureux de beaucoup de choses. La peinture. La photographie. Les antiquités égyptiennes, grecques et gréco-romaines. Les sculptures chinoises. L'art nègre. Vers la fin des années 1930, le jeune Alsacien Jacques Ahrweiler - futur mari d'Hélène, la grande historienne de Byzance - suit la foulée de l'autre Jacques: «Il m'emmenait faire le tour de toutes les galeries de Paris. C'est lui, en 1937, qui m'a fait découvrir La Fée Electricité, réalisée par Raoul Dufy pour l'un des deux halls construits par Mallet-Stevens, à l'occasion de l'Exposition internationale.» Dans les années 1950, Antoine Bernheim le voit errer chez Bourjois: «Il entrait dans mon bureau pour parler d'art. Il avait un don incroyable pour repérer les artistes contemporains. Si j'avais alors suivi ses conseils, je serais aujourd'hui très riche.» C'est dire.

L'amateur s'était intéressé de bonne heure à Nicolas de Staël. Ce sera le peintre de sa vie. Ginette Moulin confirme: «Quand Jacques vivait avenue du Maréchal- Maunoury, entre le rez-de-chaussée et l'entresol, il y en avait partout. Et de toutes les périodes. De l'abstrait, du figuratif, une quarantaine de toiles...» Sur Jacques et Nicolas de Staël, Jean-Michel de Choubersky ajoute: «Il vous montrait un tableau, il demandait ce que vous en pensiez, et ensuite il vous en parlait bien - sans considérations d'érudit.» Il saura aussi collectionner le meilleur de Bernard Buffet: la période 1948-1950. Et les sculptures éclatées d'Arman. Et puis les Boîtes (surréalistes) de Joseph Cornell: Jacques Wertheimer partageait avec cet artiste new-yorkais le goût des collages de Max Ernst. A Neuilly, sa passion et son œil seront utiles. Pour chapoter la direction artistique de Chanel, «monsieur Jacques» signe déjà la nomination, en 1966, du petit-fils d'un peintre: Jacques Helleu. Un personnage capital. Une diva. Un vrai talent.



N° 5. 1968. Catherine Deneuve en égérie de Chanel. Elle est photographiée ici par Richard Avedon.

urnommé «le Watteau à vapeur» par Edgar Degas, Paul Helleu était un portraitiste de «la haute». Jean Helleu, son fils, dessinait des flacons pour Bourjois et **Chanel. Jacques**, le petit-fils, est entré dans les lieux à 18 ans, pour concevoir à son tour des flacons. C'est bientôt toute la création du groupe qu'il va révolutionner. Pour des campagnes de pub aux Etats-Unis, il sollicitera - en symbiose avec l'autre Jacques - les photographes Richard Avedon et Helmut Newton. Son truc: faire incarner la marque par une égérie. Il n'est peut-être pas le premier, mais, jusqu'à présent, les stars de cinéma ne s'engageaient que pour des produits bon marché - comme le savon Lux. Avec Chanel, elles défendront des articles de luxe: Catherine Deneuve, la pionnière, en prend pour huit ans. «Jacques Helleu était alors le seul à avoir le contact direct avec Jacques Wertheimer, souligne un proche. Il était son confident. Et, si le fils de Pierre s'en remettait complètement au fils de Jean, ces deux-là - qu'il s'agisse de juger une photo ou de décomposer un parfum - parlaient le même langage.» Certes. Seulement la maison n'est pas tenue.

En France, en Europe, aux Etats-Unis, le nombre de points de vente explose: on trouve du N° 5 jusque dans les drugstores. Et les prix baissent, baissent, baissent: on s'écarte des concepts de rareté et de luxe. Coco sent bien que ça ne tourne pas rond chez «ces messieurs de Neuilly». Mademoiselle cherche alors un nouveau Pierre Wertheimer. Dans Les jours s'en vont, je demeure, Pierre Bergé écrit: «Elle m'offrit de diriger sa maison. Le contrat était prêt, m'attendait, je n'avais qu'à inscrire le chiffre. Au lieu de cela, je lui ai envoyé des fleurs. Blanches comme elle les aimait. Me le pardonna-t-elle?» Elle contacte son ami Marcel Haedrich, rédacteur en chef de Marie Claire. Qui, lui aussi, décline la proposition. Mais, bientôt, la question ne se pose plus. Le dimanche 10 janvier 1971, Gabrielle Chanel trépassa à l'hôtel Ritz.

© DR



Casaque. Les couleurs de l'écurie Wertheimer déposées depuis 1910.

Tandis qu'on l'enterre à Lausanne, la vie continue. Styliste chez Dior à New York, Gaston Berthelot viendra s'occuper des collections. Il peut compter sur les deux premiers d'atelier, Yvonne Dudel et Jean Cazaubon. Côté parfums, Henri Robert, qui a créé le N° 19 en 1970, tient la boutique. Pour le reste, Jacques Wertheimer se repose sur Jacques Helleu. Le «patron» est là sans être là. Ses besoins croissants de médicaments n'arrangent rien. Il est désormais capable de tout. Y compris de se lancer dans un projet somptuaire. En 1973, à New York, près de l'hôtel Pierre, il décide de louer - à prix d'or - tout un étage au 9 West 57th Street. Un deuxième suivra. Dans ce gratte-ciel, l'un des plus beaux de Manhattan, il aménage le nouveau quartier général du groupe aux Etats-Unis. Il en fait un véritable musée, en y exposant quelques œuvres de la famille. Au moins trois tableaux du Douanier Rousseau. Des impressionnistes, dont une Danseuse de Degas. Deux toiles de Nicolas de Staël. Une collection de masques du Bénin. Des antiquités égyptiennes. Bureaux et salle à manger ont vue sur Central Park. Les murs sont tapissés de daim. Les tables sont en marbre. Les travaux de marqueterie sont exécutés par les meilleurs artisans de la ville. Tout le cash de la Chanel Inc. y passe. Est-ce une folie? L'avenir prouvera le contraire. En attendant, les proches sont inquiets. Non seulement devant l'absence d'une

stratégie - distribution, prix - qui met en péril l'avenir des marques. Mais aussi face au comportement de plus en plus imprévisible, au quotidien, de Jacques. Il se met à distribuer ses objets d'art à qui lui tire la manche. Il ne sait pas refuser. Il se fout de presque tout. Et demain? Quand Germaine Wertheimer, veuve de Pierre, décèdera en léguant à son fils la majorité du capital, que fera-il? Une réaction s'impose.

Entre Germaine la doyenne, ses petits-fils, Alain et Gérard - épaulés par leur mère Eliane - les cousins opérationnels dans le groupe - MM. Normand et Bollack - et le représentant du holding suisse des Wertheimer, Jean-Pierre Rosselet, la décision est prise, en 1974, d'écarter Jacques. Qui est, semble-il, plutôt soulagé par cette mesure. Agé de 26 ans à peine, licencié en droit, avec pour maigre expérience du luxe un stage à Reims chez Moët et Chandon, Alain Wertheimer se verra bientôt attribuer par sa grand-mère la majorité des parts et confier la lourde tâche de redresser la barre. Certes, il fallait que cette résolution soit adoptée, mais cet épisode shakespearien n'en restera pas moins marquant pour le jeune homme. Cela dit, autant Pierre aura toujours été dur avec Jacques, autant Alain montrera toute sa vie une réelle tendresse pour son père.

Dans Oblomov, on peut lire: «Il s'installait doucement, petit à petit, dans le cercueil simple et large où il allait passer le reste de ses jours, cercueil fait de ses propres mains, à l'instar des sages du désert qui, après avoir renoncé au monde, se creusent une tombe.» Chez lui, au 55, avenue Foch, qui fut l'appartement de ses parents, entouré de ses œuvres d'art, on le retrouve parfois assis dans son salon, une pile de romans policiers au pied du fauteuil. De la Série noire. Des San-Antonio. Des SAS. Il en commence un, lit trois pages et passe au suivant si ça ne l'intéresse pas. Sa compagne essaiera de l'initier au bridge, mais il a du mal à se concentrer, «il confond les piques et les trèfles». Il vient encore à l'occasion au bureau, «avec sa grande écharpe noire, tel un fantôme», et va toujours se poser en face de Jacques Helleu. A partir de juillet et jusqu'en janvier, le dimanche soir, son chauffeur Raymond le conduit à la Presle, en Sologne, à bord de la Mercedes noire blindée. Le lundi, on y tire le canard, le perdreau, le faisan. Toutes les chasses chics ont lieu en semaine.

C'est Mme Blouet, sa secrétaire, qui tient méticuleusement les livres de chasse et envoie les cartons d'invitation - certains sont même conviés à l'année. Le comte François de Ganay. Le baron Gérard de Waldner. Le prince Jean-Michel de Choubersky. Le comte Roger de Pelet. La famille Louis-Dreyfus. Le marquis Renaud du Vivier. Le comte Antoine de Chavagnac. Le prince Alexandre de Yougoslavie. Rien que du beau monde. Et encore lord Granard - dont la mère était propriétaire de la compagnie pétrolière Texaco - accompagné de Marie-France Garaud. Et puis Roland Ubald de Bocquet - sa mère à lui était une Dubonnet. Et aussi le banquier Jean-Marc Vernes. De temps en temps, les Rigot - des bougies parfumées Rigaud - se joignent en voisins à la battue. On vient à la Presle par petits groupes de 8 chasseurs. José, l'homme à tout faire, s'occupe des bagages et range vos effets dans votre chambre. C'est une demeure carrée du XVIIIe siècle bâtie sur deux étages, décorée à la Wertheimer: sans chichi, sans ostentation. Quelques jolis bronzes. Des gravures anglaises du XIXe: scènes de chasse et de turf - le quart d'entre elles porte les initiales PW (Pierre Wertheimer) et les autres viennent évidemment de Jacques. De belles faïences habillent la salle à manger. Le dîner du dimanche soir est préparé par la femme de José. Et, le lundi, à la fraîche, M. Villaines, le garde-chasse, convoque rabatteurs et chargeurs - ces derniers, cela va de soi, porteront votre pliant et rechargeront vos fusils. Deux fois par an, «Alec» Head est invité lui aussi à la Presle par «monsieur Jacques». Alec est l'entraîneur des Wertheimer depuis 1949.

C'est sur le conseil de Robert de Nexon que Pierre Wertheimer a confié son écurie à Jacques-Alexandre Head, 24 ans, petit-fils d'entraîneur, fils de jockey, lui-même ancien jockey (d'obstacles) victime d'une mauvaise chute. En 1952, et pendant dix ans, il sera également l'entraîneur de l'Agha Khan. Doué et assez roublard, cet homme de cheval se révélera un excellent homme d'affaires. Pour la casaque bleue et blanche des Wertheimer, il va gagner les plus grandes classiques avant de raccrocher en 1983. King George. Derby. Poule d'essai des poulains. Jockey Club. Prix de Diane. Et l'Arc, à deux reprises - avec Ivanjica en 1976 et Gold River en 1981. Quand Gary Moore, son jockey, lui offre le doublé magique, Jacques reçoit le trophée et, l'air absent, glisse à l'oreille de son voisin: «Ça va bien, on se tire.» Il sèche la conférence de presse et file à l'anglaise. Encore un signe.

En 1984, à la surprise générale, il retire ses chevaux à «Criquette» Head, qui venait de succéder à son père. Jacques a nommé manager de son écurie une jeune femme qui peint des chevaux: Laurence Muse, cavalière, issue de la grande aristocratie ukrainienne, petite-fille d'un tsar du sucre. Elle répartit alors les 62 chevaux à l'entraînement entre les box de Jean-Michel de Choubersky et ceux d'un jeune débutant, Yann Porzier. Le premier évoque la réaction de Criquette: «A Chantilly, elle s'était mise à élever un mur de brique pour séparer ses box de ceux des Wertheimer. Je lui ai suggéré: "Construis pas trop solide parce..."» Parce que la suite sera un vaudeville. Alec et sa femme débarquent avenue Foch. Renversent la situation. Laurence Muse est remerciée. Les chevaux repartent chez Criquette. Un peu gêné, Alec en renvoie une douzaine à Jean-Michel: «Les plus mauvais, dit-il. Quand ils sont arrivés dans ma cour, j'ai précisé aux cavaliers: "La porte d'entrée, vous la voyez? Eh bien, vous la prenez dans le sens contraire."» Dans les semaines qui suivent, les frères Wertheimer reprennent l'élevage et l'écurie.

Car, à la même heure, Jacques distribue ses Boîtes de Cornell comme des bonbons. Offre ses toiles à qui veut. Achète des appartements qu'il met au nom de ces dames. On doit le protéger contre lui-même. Le placer sous curatelle. Ex-directeur juridique et vice-président de Chanel France, Bernard Lehmann sera désigné curateur par la famille. Désormais, Jacques vit avec un médecin dans son ombre: «Il a intérêt à me garder en vie, répète-t-il, car je suis son seul client.» L'été, on ne le voit plus guère à Deauville: on le croise plutôt à La Baule, à l'Hermitage. A la Presle, en Sologne, il pose des lapins à ses invités. Et puis un jour, à Paris, le cercle de l'avenue Foch se résumera à son copain de régiment, Claude-Ferdinand Dreyfus, le spécialiste des gravures anglaises. Tous les mardis, cet amoureux de l'Ancien Régime vient lui proposer quelques scènes de turf. Mais, après une attaque cérébrale, les visites s'arrêtent: l'ami se prend pour Louis XV.

Oblomov, encore: «Il vivait dans un cadre doré où, comme dans un diorama, les phases habituelles du jour et de la nuit, ainsi que les saisons se succédaient, sans autres changements, surtout sans incidents marquants troublant toute la lie amère et opaque qui se dépose dans le fond de la vie.» Mardi 6 février 1996, à 10 heures, son maître d'hôtel, Manuel Robles, constate la mort de Jacques Wertheimer.

5 - Le roman d'Eliane

Mariage dans la cité aztèque - Les voyages de l'architecte - Les portes claquent - Capitaine Elie Giboin - Denise et Marcel - Que viva Mexico! - Remariage et licence à New York - Les fantômes de Verneuil-l'Etang - Le cabinet de Samuel Pizar - Alain prend la relève - Les bons conseils de l'avocate - Terminus Montparnasse

En ce 26 mars 1947, Eliane Fischer se marie à 2 200 mètres d'altitude, sous les signes conjugués de l'Aigle et du Serpent, du Cactus et du Rocher. L'heureux élu, Jacques Wertheimer, a 35 ans. Elle en a 21 et elle est belle à mourir avec ses yeux «couleur de sous-bois». Denise Tron, qui fut sa copine de lycée, se souvient: «Pendant la guerre, Eliane a vécu ici, dans le quartier Del Valle, le Neuilly de Mexico. C'était une de ces villas à un étage, avec un jardin, comme elles existent encore.» C'est là, au 808 de la rue Patricio Saenz, que la famille se retrouve après la cérémonie. Ainsi, la petite fiancée a traversé l'océan pour dire oui. Un avion de la PanAm l'a amenée de Londres à New York, où elle est descendue à l'Essex House. Puis elle a rallié Mexico - via Brownsville, poste frontière au Texas - où Jacques l'a rejointe. Ils n'ont pas choisi la cité aztèque par hasard: Denise, la mère de la jeune femme, y vit toujours avec son second mari, Marcel Bloch, une figure de la colonie française. On fête ça dans la plus stricte intimité. Denise et Marcel ont juste invité leurs cousins, les Lévy. Après le champagne, le couple remontera sur New York. L'été arrive, et M. et Mme Wertheimer embarquent à bord du Star of Paris, le Constellation à destination de la France. Au Bourget, pour les accueillir, voilà le père d'Eliane: Louis Fischer. Un sacré bonhomme.

© DR



High-Life. 1904. Le rendez-vous de l'élégance à Mexico est aussi le quartier général de la belle-famille d'Eliane.

Les Fischer sont des juifs alsaciens, eux aussi. L'aïeul, Wolfgang, est né en 1835, à Schirrhoffen, de père inconnu. Il porte le nom de sa mère: May. Vingt-cinq ans plus tard, il adopte le patronyme de Fischer et se marie avec Palmyre, 20 ans, la fille d'un oculiste originaire de son village. On le retrouve à Lyon, en 1861, où il travaille comme opticien. Cette année-là, Palmyre lui donne un fils, Henri. Ce dernier deviendra un chirurgien très en vue, à Paris. Parmi ses patients, il y a un Lyonnais, Michel Roux-Spitz, un des futurs chefs de file de l'architecture française. Qui transmet sa passion au petit Louis, le fils du docteur: en 1920, à 22 ans, celui-ci intègre l'atelier de Georges Redon, frère du peintre Odilon Redon, à l'Ecole des beaux-arts. «Ces gens-là vivaient en circuit fermé, dira-t-il, et l'académisme était alors chose sacrée.» Le jeune Louis, qui a fréquenté très tôt Tristan Tzara, s'ennuie à périr. L'étudiant rebelle fait un joli bras d'honneur à l'institution, se fait désormais appeler Raymond (son deuxième prénom) et va prendre l'air.

Voyages à Vienne, à Weimar, à Chicago. Raymond Fischer y rencontre les papes de l'architecture moderne. Adolf Loos. Walter Gropius. Frank Lloyd Wright. «Moi, note-t-il, j'ai simplement été chez des architectes célèbres. Pourquoi célèbres? Parce que je n'en connaissais pas d'autres (1).» A Paris, il tire des barres - «dessiner» dans l'argot de la profession - notamment pour les frères Perret, Hector Guimard, Robert Mallet-Stevens. Dans les cantines de Montparnasse, il se frotte à André Breton, à André Masson, à Robert Delaunay. Comme le Dr Fischer, il est plus franc-maçon que la IIIe République. Il appartient d'ailleurs à la loge l'Education civique, que le papa a créée en 1908. Il va de soi qu'il a aussi sa carte de la SFIO: à la fin des années 1920, au Père-Lachaise, le futur grand-père des dirigeants actuels du groupe Chanel concevra la stèle funéraire des fondateurs du Parti ouvrier français - Jules Guesde, Paul Lafargue et son épouse Laura, fille de Karl Marx...

Selon l'historien de l'art Pierre-Yves Brest, Raymond Fischer aura «trouvé en Adolf Loos son maître à penser et fait siennes sa critique de l'ornement et sa conception dynamique des espaces intérieurs». A Boulogne-Billancourt, des hôtels particuliers témoignent de l'avant-garde d'alors. Trois réalisations de Fischer sont des étapes obligées de la promenade: l'hôtel Godfray, l'hôtel Dury et l'hôtel Dubin, qu'il a conçus dans le cadre d'une trilogie, avec la maison Cook signée Le Corbusier et l'hôtel Collinet dessiné par Mallet-Stevens. Il aurait pu en bâtir un quatrième: «J'ai failli réaliser une maison pour Chagall à Boulogne, précisera-t-il, mais il n'avait pas les moyens de se construire son atelier. Il aurait voulu payer une partie des travaux avec ses œuvres. Mais, à l'époque, c'était invendable.» Et, à l'époque, Raymond a une famille à nourrir.

© DR



Vercors. Année 1944. Le 4e génie, où s'est distingué le capitaine Fischer.

Il s'est marié en août 1923 avec une jeune fille venue de Besançon, Denise Rentschler. La Bisontine est fille d'ouvrier. De père en fils, depuis le milieu du XIXe siècle, tous les Rentschler sont des monteurs de boîtes de montres. Denise a accouché d'Eliane le 14 avril 1925. Puis un petit frère, Robert, est arrivé le 3 mars 1927. Chez les Fischer, très vite, un bruit de vaisselle cassée couvre la vie quotidienne du ménage. Raymond est peu souvent là. Dans les années 1930, il reprend des trains. Pour Berlin. Moscou. Leningrad. Kharkov. Kiev. Varsovie. A Paris, quand il n'est pas à dessiner des immeubles ou à écrire des articles dans son cabinet de la rue de Marignan, il peut discuter des heures avec des amis - tel Wassily Kandinsky, qu'il a connu au Bauhaus, à Weimar. Mais on le rencontre

également dans l'Aisne: depuis 1937, il est conseiller général d'Hirson. Sa vie privée se transforme alors en champ de tir. Après deux ans de canonnade, le divorce entre Raymond et Denise est prononcé en avril 1939.

Donc, la guerre. Juif, franc-mac et SFIO: c'est déjà pas mal. Mais il y a mieux: «J'avais loué une partie de mes locaux au Parti social-démocrate allemand réfugié à Paris. De là, ils envoyaient des messages clandestins et des tracts en Allemagne. Dès que les Allemands sont entrés dans Paris, le lendemain, ils étaient dans ma maison. Moi, je n'y étais plus.» Il est à Marseille. Dans son Histoire de la Résistance, Henri Noguères fait soupirer le député socialiste Pierre Bloch, en janvier 1941: «Quant aux camarades prêts à se montrer et à répondre "présent", il était aisé de les dénombrer...» Parmi ceux «qui ne changent pas bravement de trottoir quand on les croise», il avance le nom de Raymond Fischer. Bientôt, l'architecte se fera appeler «Elie Giboin» et servira sous les ordres du général Maurice Chevance-Bertin. Le bras droit d'Henri Frenay salue ainsi le capitaine Fischer: «Collaborateur de la première heure du groupe clandestin Combat, il a été chargé par mes soins de nombreuses missions importantes et délicates, qu'il a toujours menées à bonne fin, faisant preuve de courage tranquille et d'un complet mépris du danger.» Et de préciser: «Il a en outre participé à la rédaction et à la diffusion du journal Combat. En novembre 1943, il a été affecté à l'Armée secrète-maquis du Vercors.» C'est ainsi qu'il rejoint le 4e génie et prend part aux violents combats de l'été 1944. Bref, un héros, un vrai. Mais où sont passés son ex-femme et ses enfants?

Le Mexico des cafés littéraires et des bordels n'est pas forcément celui des jeunes filles

Le 28 avril 1939, moins d'un mois après son divorce, Denise Rentchler s'est remariée avec Marcel Bloch. Lui aussi est alsacien. Lui aussi est dépositaire d'une histoire spectaculaire. Il a des choses à lui raconter, à la Denise. Son grand-père, Michel, était marchand de farine à Wintzenheim, près de Colmar. A 15 ans, son père, Lucien, né en 1871, débarque à Veracruz. Comme les émigrants de la vallée de Barcelonnette, il est venu tenter sa chance au Mexique. Il a exercé trente-six métiers pour survivre, avant d'ouvrir à Mexico un bureau de tabac dans la Calle Plateros - la rue des orfèvres - rebaptisée aujourd'hui avenue Madero. En 1899, Lucien adjoint à son commerce une modeste boutique, High-Life, qui - à lire les brochures de l'époque - «introduit la dernière mode masculine de Paris et de Londres à Mexico». Sous la dictature «scientifique» du président Porfirio Diaz, le pays est livré aux étrangers, l'Europe y est reine et le tiroir-caisse de High-Life rugit. En 1904, «don» Lucien, propriétaire de la firme L. Block y Compania, fait venir deux cousins de Rambervillers (Vosges) en renfort: les frères Léon et André Lévy. La boutique annexe bientôt l'étage de l'immeuble et les commerces attenants: High-Life devient «le rendez-vous de l'élégance au Mexique». Lucien épouse alors une cousine, Claire Lévy. Carnet rose: le 20 avril 1905, au 1629 de la rue des Fuentes Brotantes, naît Marcel Bloch.

© DR



High-Life. Le nouvel édifice dans sa version de 1924, où travaillera Robert Fischer, l'oncle d'Alain et de Gérard Wertheimer.

A 9 ans, il assiste au défilé à cheval de Pancho Villa et d'Emiliano Zapata... et aux tirs nourris de leurs partisans. Le petit Marcel traverse la révolution et emmagasine de belles images dans sa tête. Au début des années 1920, Lucien Bloch confie ses intérêts dans High-Life aux cousins Lévy et rentre avec les siens à Paris. A son tour, Marcel va travailler dans la confection. Plus tard, quand les Allemands envahissent la France, tout naturellement, le jeune marié propose à Denise de trouver asile dans le pays de son enfance. Que viva Mexico! D'abord réfugiés dans le Midi, au Cautet, ils rallient Lisbonne où ils embarquent le 3 novembre 1940, à bord de l'Exeter. Ils touchent New York le 12, puis parviennent à destination le 26. Eliane et son frère, Robert, prennent aussitôt la direction du lycée franco-mexicain, logé alors dans un ancien établissement de pères maristes. «Marcel Bloch était quelqu'un de bien, évoque Denise Tron, la copine de classe. Eliane l'appréciait. Et elle ne parlait jamais de son père. Jamais. Sauf pour dire: "Pour mon frère et moi, la vie a vraiment commencé lorsque nos parents ont divorcé."» Nul doute que son beau-père lui a présenté Mexico du haut de la tourelle qui domine, à 32 mètres, la terrasse du nouvel et luxueux édifice de High-Life, reconstruit en 1924 par Silvio Contri, l'architecte italien qui a signé le Musée national d'art.

Ce Mexico de Frida Kahlo et de Diego Rivera, des cafés littéraires et des joyeux bordels n'est pas forcément celui des deux jeunes filles. Descendante d'une lignée originaire de Barcelonnette à qui l'on doit l'un des grands magasins de la capitale, le Palacio de hierro, le Palais de fer, Denise Tron

commente: «Un chauffeur nous déposait le matin à l'école. Après la fin des cours, il repassait. Et, avec Eliane, nous allions souvent déjeuner à la maison - j'habitais la Perfeccionada, près des ateliers des magasins. On ne sortait pas, on bavardait, on s'amusait sagement. C'était une très bonne élève. Elle était même brillante.» Le bac en poche et la guerre finie, Eliane rentre à Paris, où elle fait sa propédeutique à l'université. Elle s'offre alors une pause de dix ans: le temps de se marier avec Jacques Wertheimer, d'avoir ses deux premiers enfants, Alain et Gérard, de divorcer, puis de se remarier avec Didier Heilbronn, à qui elle donne un fils, Charles-Grégoire. Apparenté aux Louis-Dreyfus par sa mère, Didier a rejoint les bureaux new-yorkais de la maison de négoce. Là-bas, Eliane s'inscrira, à plus de 30 ans, à la New York Law School: elle en ressort avec un LLB, en 1958. Cette licence en droit va jouer un rôle capital dans le devenir de l'empire Chanel.

La petite famille rentre à Paris et, là, Eliane rencontre un membre du cabinet du directeur général de l'Unesco. Un avocat né en 1929, à Bialystok, en Pologne. C'est à ce rescapé des camps de Majdanek et d'Auschwitz qu'Eliane devra sa formation de conseil juridique. Il s'appelle Samuel Pizar et il est inscrit aux barreaux de Paris, New York et Londres. En 1962, quand cet avocat international ouvre des bureaux place de la Madeleine, Eliane fait partie de son équipe. Il lui confiera très vite les intérêts de Hollywood en Europe, notamment la défense des droits d'auteur. Les Heilbronn et les Pizar se fréquentent.

Ils passent des vacances ensemble en Corse, à Saint-Florent, dans la villa de Maurice Rheims, le pont des commissaires-priseurs. Samuel Pisar est également invité chez les Heilbronn, en week-end, à Suscy: cette ferme plantée à Verneuil-l'Etang, en Seine-et-Marne, est habitée par d'étonnants fantômes. D'abord celui de l'oncle de Didier: Pierre Heilbronn, mort en héros, le 9 juin 1940, sous le pont des Andelys. C'est lui qui a acheté la ferme en 1923. Avant-guerre, ce cofondateur des Nouvelles littéraires y faisait venir ses amis écrivains: Pierre Drieu la Rochelle, par exemple - les deux hommes se brouilleront après la publication de Gilles. Mais Pierre Heilbronn a surtout été le grand complice des Martin du Gard: Maurice, le cousin de Roger, lui rend d'ailleurs un bel hommage dans ses Mémoires. Après la guerre, Jacques Heilbronn, frère de Pierre et père de Didier, a repris la ferme. Et, si les coïncidences existent, elles sont faites pour Eliane. En secondes noces, Jacques a épousé Anne-Marie Klotz, héritière d'une énorme affaire de parfumerie: la société Ed. Pinaud, sur la destinée de laquelle il a veillé. Leur usine était d'ailleurs installée à Pantin, à deux pas de celle des Wertheimer. Bref, Eliane collectionne les beaux-pères parfumeurs...

© DR



Avocats. Samuel Pisar (à dr.), ici en compagnie de David Rockefeller, en 1974.

En 1974, Jacques Wertheimer est écarté des affaires du groupe - il restera membre du conseil de surveillance de Chanel jusqu'en juin 1978 - à la suite d'un conseil de famille. Son fils Alain, qui est appelé à prendre la relève, bénéficie de l'expertise de Samuel Pisar et de sa mère, Eliane. Bientôt, les mêmes le conseilleront pour réorganiser la maison sur le plan juridique et fiscal en réactivant des holdings créés par Pierre Wertheimer: Pamerco (Suisse) en 1953 et Arnam (Curaçao) en 1957. En 1978, le torchon brûle entre Eliane et son mentor. L'auteur des Armes de la paix (1970) avait engagé deux juristes américains, Carl Salans et Jeffrey Hertzfeld, pour traiter des contrats avec les pays de l'Est. Un beau matin, Eliane et les deux hommes quittent le bureau de Samuel Pisar et fondent leur propre cabinet. Ils partent - évidemment - avec un client de choix: Chanel.

Aujourd'hui, de Londres à New York, d'Istanbul à Shanghai, le cabinet Salans est présent dans le monde entier. Et plus spécialement dans l'ancien bloc soviétique. Moscou. Alma-Ata. Bakou. Kiev. Bratislava. Budapest. Prague. Varsovie. Le 6 mai 2004, il a été élu par ses pairs Eastern Europe Law Firm of the Year - «le cabinet de l'année pour les pays d'Europe de l'Est». Huit mois plus tôt, Eliane était en Russie et fêtait le dixième anniversaire du cabinet Salans à Saint-Pétersbourg. Cette femme énergique et subtile, qui peut aussi être cassante, continue de traiter des dizaines de dossiers. Elle demeure spécialisée dans le copyright et la propriété intellectuelle.

L'élégante avocate - toujours habillée en Chanel - est également une experte du droit de l'Internet. Et non seulement elle conseille le groupe familial, mais elle ne manque pas de finaliser les deals réalisés par ses fils. Bref, à 80 ans, Eliane est une coriace. C'est sûrement dans les gènes.

Son frère, Robert, a 78 ans. Après avoir travaillé à High-Life, il a monté sa propre affaire de textile, à la frontière, au Texas. C'est là, à McAllen, sur le Rio Grande, qu'il vit toujours. Leur mère, Denise, s'est éteinte, elle, en 1994, à près de 90 ans. Elle aura souvent fait le voyage de Mexico à Paris pour embrasser sa fille. «Elle ressemblait à Eliane, rapporte un proche. Elle était très distinguée et agréable à fréquenter.» Et le père? Après la guerre, Raymond Fischer sera élu et réélu maire d'Hirson pendant vingt ans, et deviendra même vice-président du conseil général de l'Aisne. A Hirson, son nom a été placé dans un tube scellé dans la pierre, au pied des escaliers du lycée Joliot-Curie, qu'il a dessiné et inauguré en 1964. «Aucun personnage n'a autant marqué ce département, résume un ancien adjoint, Daniel Cambreling. Ce bel orateur était tout sauf conformiste. Pas bien grand, de l'allure, les cheveux noirs et plaqués, avec la raie sur le côté, il ressemblait à Pierre Mendès France, dont il était proche.» Le 3 octobre 1985, dans les salons de l'hôtel Lutetia, le sénateur Tony Larue - un des parrains en politique de Laurent Fabius - lui remettra les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Le 3 juin 1988, Raymond Fischer meurt à Pau, lui aussi à près de 90 ans. Et, sur le faire-part de décès, Eliane et ses fils se joignent à la douleur d'Angèle, sa troisième épouse. Il est enterré à Paris, au cimetière du Montparnasse. Il repose à 300 mètres du caveau des Wertheimer.

(1) Si le béton est plus répandu que le métal, c'est l'œuvre du comité des forges, aux éditions Connivences, 1988. Entretiens de Philippe Dehan avec Raymond Fischer.

6 - 9 West 57th Street

L'homme au panama - Les manoirs de la Barberie - Le diable et le Dr Faust - Week-ends à Millbrook - Des poulains pour le Sphinx - Quel temps à Saint-Emilion? - Le comité des présidents - Arielle Dombasle à la ferme - Quelques points d'interrogation

Du soleil sur Chantilly et l'hippodrome des princes de Condé, en ce premier dimanche de juillet 2005. Le prix du Bois est un groupe 3 réservé aux 2 ans: 1 000 mètres à parcourir. Les jockeys entrent dans les stalles. Et les voilà partis. La pouliche s'appelle Gwenseb et elle est plutôt paresseuse à l'allumage. A 300 mètres du poteau, le crack jockey Olivier Peslier la réveille, la déboîte à l'extérieur et vient l'emporter en trois foulées. C'est une toute bonne. Aux balances, son entraîneur, Carlos Laffon-Parias, répond aux questions de la chaîne hippique Equidia. Puis le cadreur déplace son objectif et filme en gros plan un propriétaire souriant - vêtu d'un costume crème et coiffé d'un panama - occupé à téléphoner. On l'entend dire: «Ah, là, j'imagine que tu me vois!» Et, l'œil rieur, il enchaîne en tournant le dos à la caméra: «Quand j'ai des partants dans les courses de groupe, moi, je viens!» C'est un document en soi. Cette voix, que l'on n'entend jamais en public, est douce. Elle appartient à Alain Wertheimer, 56 ans, l'homme qui veille sur la maison Chanel depuis maintenant trente ans.

Quatre jours après cette victoire, aux Ateliers Berthier, à Paris, Karl Lagerfeld en remporte une autre avec la collection haute couture automne-hiver 2005-2006. Sous les 51 manteaux noirs des 51 mannequins, de merveilleuses robes saumon, fuchsia et melon. Suzy Menkes, chroniqueuse du Herald Tribune, résume ainsi la chose: «Le défilé Chanel exprime à la perfection le luxe caché qui est la chasse gardée des super-riches.» Est-il à l'image d'Alain Wertheimer? Le seul vrai signe de luxe décelable chez cet amateur de cigares se niche sous la manche de sa veste: ce peut être une Patek Philippe ou une autre tocante d'exception. Fausse piste: il collectionne avec passion les montres anciennes - et donc, il lui arrive de les porter. En vérité, l'arrière-petit-fils d'Ernest Wertheimer n'est ni show off ni mondain. Il ne la ramène pas. Ne parade pas. Ne s'affiche pas. Il fuit les micros et le devant de la scène: en général, au défilé Chanel, on le devine avec son frère, Gérard, repliés au cinquième rang.

Et il est tout sauf bambocheur - comme ont pu l'être en leur temps son grand-père Pierre ou son père, Jacques. A Paris, il conduit lui-même son Audi A 3 et prend le large dès qu'il voit un lieu ostentatoire et «à la mode»: il n'aime rien tant que fréquenter les vieilles cantines comme le Flandrin ou la Marée. L'été, on peut aussi le croiser en famille ou avec des amis à l'Auberge de l'Abbaye, à Beaumont-en-Auge. Ou parfois, en août, au Cercle de Deauville. Chez les Wertheimer, on passe ses vacances sur la côte normande depuis la Belle Epoque.

En 1992, ils ont cédé leur haras dans l'Orne à Jean-Pierre Dubois, le roi des trotteurs. Pour développer leur élevage, ils avaient besoin d'espace. Ils l'ont trouvé à 12 kilomètres de Deauville, au domaine de la Barberie. Ce haras fut fondé au début du XXe siècle par M. de Rosy, qui y éleva des chevaux d'attelage. Puis il a été racheté par le prince égyptien Saïd Toussoun, en 1949, avant d'être repris par les Roualle, en 1982. Les frères Wertheimer l'ont acquis auprès de la marquise de Roualle ainsi que les fermes voisines pour en faire bientôt un ensemble de 250 hectares. Alain et Gérard y ont chacun leur manoir. Plus d'une soixantaine de poulinières - et leurs «produits» - s'égaillent dans ce paysage. Une trentaine d'autres séjournent dans le Kentucky, à Hagyard Farm. A l'éleveur s'ajoute le propriétaire: ils comptent une centaine de chevaux à l'entraînement à Chantilly - et une quarantaine entre Santa Anita (Californie) et Belmont Park (Etat de New York). «Wertheimer et frère»: leur écurie, qui fait le grand écart entre les deux continents, est la juste allégorie de leur existence.

«Comme le prince Charles, Alain connaît sone emploi du temps
un an à l'avance»

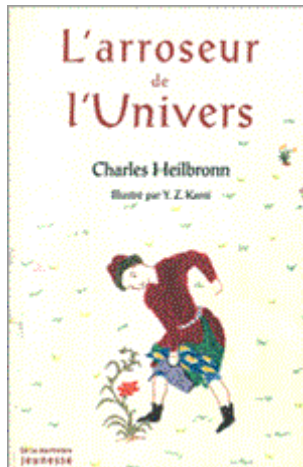
New York. 9 West 57th Street. Quartier général de Chanel. A partir du 40e étage, la vue sur Central Park n'est pas vilaine. Dans les bureaux et les salons, la photo s'est substituée aux tableaux du père et du grand-père. Alain serait-il fâché avec la peinture? Pas vraiment. N'a-t-il pas commandé à Andy Warhol - et à deux reprises - le portrait de sa femme, Brigitte? Il a un œil et un nez: c'est de famille. Et il a su composer avec Jacques Helleu, le directeur artistique: «Quand Alain est arrivé chez Chanel, évoque un proche, Helleu était la star, le vrai patron. Il y a alors eu quelques frictions entre eux, mais Alain a eu l'intelligence de ne pas s'en séparer. Et le tandem a fait ses preuves.» L'aîné des Wertheimer a aussi - c'est atavique - bien tenu la barre du navire. Dès les années 1970, avec ses équipes, il nettoie le réseau de distribution du N° 5 à travers le monde. Revisite la politique des prix de vente. Développe - une spécificité de Chanel - le laboratoire de recherche intégré. En 1978, suivant la voie d'Yves Saint Laurent, il lance sa maison dans le prêt-à-porter. Et quoi encore?

En 1983, il écoute sa directrice Kitty D'Alessio, qui lui recommande l'embauche de Karl Lagerfeld. Quand ce dernier, un peu plus tard, lui dira: «C'est elle ou moi», il saura contenter le Kaiser. Sur leur relation, le styliste dégainera un jour les grandes métaphores: «Entre nous, c'est comme entre le Dr Faust et le diable.» Rien que ça.

Disons un diabolin. Ceux qui l'ont côtoyé décrivent un «introverti qui se lâche rarement», «très doux», «très attentionné», «modeste» et «drôle». Le taulier serait «le contraire d'une brute», voire un «humaniste» - certains vont même jusqu'à lui reprocher de «ne pas savoir se séparer des incompetents notoires». Peut-être bien. Cela n'empêche pas Karl Lagerfeld de faire dire à Coco, du fond de son caveau: «Ce que la dernière génération Wertheimer réalise en mon nom, c'est cent fois plus que ce qu'ont accompli leurs grands-parents.» Chez Alain, semble-t-il, le sang de ses aïeux ouvriers horlogers et oculistes a parlé: il lance sa première montre Chanel en 1987; et il commercialise ses premières lunettes, en association avec le fabricant Luxottica, en 1999. «Rien à redire sur le développement de l'affaire familiale, note un initié. Alain Wertheimer a fait ce qu'il fallait. On regrettera peut-être qu'il ait joué petit bras.» Peut-être.

Difficile de ne pas lui opposer le cas Bernard Arnault. Depuis 1984 et la reprise du groupe Agache-Willot, le président de LVMH a su bâtir, à coups de rachats culottés, le n° 1 mondial du luxe. Et, parti de (presque) rien, le conquistador est devenu, en 2005, l'homme le plus riche de France. Mais, pour prendre à l'abordage des galions comme Dior, Moët Hennessy ou Louis Vuitton, il fallait affronter la lumière et la Bourse. Autant dire un film d'horreur pour les Wertheimer. N'étant pas cotée, la maison Chanel ne publie aucun chiffre consolidé: apprécier la réalité de ses intérêts et de ses résultats relève de la voyance. Et, quand le magazine Forbes évalue la fortune de la famille à 4,8 milliards de dollars, c'est une blague. Et pourquoi pas 3? Et pourquoi pas 12? Car, de la Suisse aux Pays-Bas, des îles Cayman à Curaçao, le Meccano fiscal du groupe fait vraiment mal au crâne. Tout cela reflète bien le tempérament d'Alain: «Ce garçon est secret sans peine, confie un intime. Il est secret sincèrement. C'est une ligne de conduite pour lui. Et, à ce point, presque une philosophie.»

© La Martinière



Edition. 1999. Livre pour enfants signé Charles-Grégoire Heilbronn, demi-frère d'Alain et Gérard.

Pour autant, il ne vit pas comme un chartreux. On peut l'apercevoir en famille, le week-end, à une heure et demie de voiture de New York. Située dans la vallée de l'Hudson, à Millbrook, sa maison de campagne se fond dans un décor pastoral, où cohabitent sans bruit les antiquaires, les vedettes de cinéma - tel l'acteur Liam Neeson - et les amoureux des chevaux. L'hiver, à l'occasion, on peut suivre ce bon skieur - et fidèle lecteur de L'Equipe - sur les pistes de Vail, dans le Colorado. On le retrouve, au plein air, sur les hippodromes de France, de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis quand il a des partants dans les classiques. De son bureau à Manhattan, il lui arrivait encore récemment de se faire commenter - au téléphone! - les courses à Longchamp ou à Saint-Cloud par «Criquette» Head, son entraîneur. Depuis l'an dernier, il a pris un peu de champ avec elle. Certes, il lui a laissé des chevaux à l'entraînement. Certes, il en laisse aussi à son frère Freddy. Mais, à présent, il mise davantage sur le gendre, Carlos Laffon-Parias. Et, de plus, il a confié une dizaine de ses plus beaux poulains à André Fabre, dit «le Sphinx», un muet presque pathologique - ils devraient s'entendre - et un des professionnels les plus brillants du genre.

En clair, l'homme de Chanel est proche de la nature. Il est en ligne directe avec Pierre-Yves Bureau, régisseur du haras normand de la Barberie et de leur chasse de la Presle. Là-bas, en Sologne, les Wertheimer seraient en passe d'adjoindre aux quelque 1 100 hectares de leur domaine les 380 du Grand Chemin, la propriété voisine. Par ailleurs, depuis dix ans, où qu'il soit,

dès la fin de l'été, Alain téléphone souvent dans le Bordelais. «Pendant les vendanges, raconte John Kolasa, responsable de leurs vignobles de Rauzan-Ségla et Canon, il m'appelle pratiquement tous les jours. Et quel temps fait-il? Et comment est le raisin?» Cet Ecosse, un ancien de Château Latour - ce cru exceptionnel que les frères se sont fait souffler, en 1993, par François Pinault - ajoute: «Dans la famille, ils vivent ça à 100%. Et quand ils viennent, ce n'est pas pour rester au chaud près de la cheminée.» Il est à noter que les Wertheimer ont été les seuls, en 1997, à jouer la transparence quand les caves de la région ont été méchamment polluées par des molécules d'insecticides: à Château Canon, sans rien cacher, on a changé la charpente, raboté les cuves, brûlé les barriques et passé les murs à la chaux. «Depuis, chante l'Ecosse, Canon est nickel. Les chais sont sains.» Et ce saint-émilion mérite le voyage.

Alain a un point commun avec le prince Charles, suggère un visiteur assidu. Il connaît son emploi du temps un an à l'avance.» Des défilés Chanel aux ventes de yearlings à Deauville, l'agenda est balisé comme un chemin de grande randonnée. En rouge, les rendez-vous du comité des présidents, qu'il a lui-même instauré. Huit réunions par an, dont deux à New York et quatre à Paris, à l'heure des collections. Autour de la table, trois chefs de métier, cinq patrons de région et un arbitre (Alain). Ils peuvent aussi se voir dans le pays en charge d'un projet spécial. Exemple: Tokyo, quand il s'agira de bâtir dans Ginza la plus grande boutique Chanel du monde. Cette opération de 240 millions de dollars a été cornaquée de bout en bout par Richard Collasse, président de la région Japon. En principe, si un architecte - Peter Marino en l'occurrence, le New-Yorkais qui a rénové les boutiques Chanel - crée un bâtiment de 10 étages, il le signe. Mais, là, non: Alain voulait un immeuble «griffé Chanel». Quand Karl Lagerfeld et son grand orchestre vont inaugurer, le 4 décembre 2004, cette tour de 56 mètres, les frères Wertheimer sécheront évidemment la soirée. Par mail, Alain souhaitera «bon courage» à Richard Collasse. Son frère Gérard enverra des orchidées.

Domicilié à Cognac - le «coteau doré» du canton de Genève - le cadet est un des cinq patrons de région. Il préside une espèce de zone assez improbable: Grande-Bretagne, ex-pays du Commonwealth et Amérique latine réunis. Cet homme de 54 ans, dont chacun loue la «gentillesse», a autrefois vécu à Londres, dans leur hôtel particulier de Belgrave. On l'aura également beaucoup vu en Amérique du Sud. Lui aussi se plaît au vert, entre sa villa du lac Léman, son manoir de la Barberie et sa maison de campagne près de Lauris, dans le Luberon. Longtemps, il aura passé ses week-ends au château de Sassy, propriété des ducs d'Audiffret-Pasquier, en Normandie: depuis l'enfance, il était copain avec Etienne, le fils de M. le Duc, et la forêt d'Ecouvres était leur territoire. Déjà de santé fragile, Gérard s'est «explosé» la jambe en skiant voilà plus de vingt ans. C'est alors qu'il a connu sa femme, Valérie, qui mène aujourd'hui un combat vigoureux contre la pédophilie sur Internet.

Retour à Manhattan. Au quartier général, Alain est entouré de Larry Maisel, son conseil juridique. Et de Michael Rina, le directeur financier - «un dur», dit-on - qui tient la caisse et verrouille les projets. Dans le bureau voisin d'Alain, il y a surtout Charles-Grégoire Heilbronn, 50 ans. Son demi-frère sur le papier. En réalité, le troisième de la bande. Le «frère» de l'écurie «Wertheimer et frère», c'est lui. Pourtant, a priori, les chevaux ne semblent guère le fasciner. L'été, plutôt que de suivre les courses à Deauville, il préfère passer les vacances au Pilat, avec sa femme, Laurence, et leurs trois enfants. «Sympathique», «vif», «du charme», le benjamin de la fratrie est décrit aussi comme une «personnalité sensible». Le 7 mars dernier, lors de la cérémonie à la mémoire du banquier Edouard Stern, il a tenu sans doute le discours le plus émouvant à la synagogue du XV^e arrondissement, à Paris. C'était le deuxième ami d'enfance qu'il perdait. Le premier s'appelait Louis Rheims: le fils de l'académicien commissaire-priseur est mort d'une leucémie, à l'âge de 33 ans. Louis était avocat. Charles, lui aussi, est avocat. Mais un tantinet artiste. Qui peint. Qui a exposé. Et qui a écrit un conte pour enfants: L'Arroseur de l'Univers, publié par les éditions de La Martinière. Pas tout à fait par hasard.

Les Wertheimer, sous le règne d'Alain, ont pris le contrôle ou des positions dans une ribambelle de sociétés: des couverts Guy Degrenne aux montres Bell & Ross, des fusils de chasse Holland & Holland aux maillots de bains Eres. C'est Charles qui est plus spécialement chargé de ces investissements. Dès 1997, les frères ont aidé Hervé de La Martinière à acheter les éditions Abrams, leader du livre d'art en Amérique. Chez Rothschild à Paris, Martine Liautaud servait alors de conseiller financier à l'éditeur de la rue Christine. Un proche de Charles, René-Pierre Azria, de la banque Rothschild à New York, a pris le relais. Aujourd'hui, La Martinière est devenu le n° 1 mondial du livre illustré. Avec plus de 40% des titres, la famille Wertheimer est de loin le plus gros actionnaire de ce groupe, qui s'est emparé des éditions du Seuil en janvier 2004. Philippe Sollers sera un des premiers à persifler: «Pourrais-je parler à monsieur Chanel, s'il vous plaît?» C'est ainsi qu'il demande son ami Denis Roche, au standard du 27, rue Jacob. Cette année-là, on imagine les migraines d'Alain entre les démissions bruyantes, les grèves, la grogne des libraires, les défaillances du système de distribution et les poursuites en justice de quatre éditeurs distribués par le Seuil. Une des plus remontées, Irène Lindon, à la tête des éditions de Minuit, s'amusait presque de la situation: «Figurez-vous que Pierre Wertheimer était le cousin de ma grand-mère. L'été, en Normandie, ils se croisaient sur les champs de courses...» En 2005, Irène et les autres ont retiré leur plainte. Un connaisseur du dossier confie: «Quelques petites compensations et beaucoup de travail ont fait retomber la tension.» Et le silence avec.

Du silence encore, dans le modeste cimetière de Crisenoy, en Seine-et-Marne. Ce matin de septembre 2000, Eliane, la maman d'Alain, de Gérard et de Charles, enterre son mari, Didier Heilbronn. Le grand rabbin de France Joseph Sitruk et Simone Veil ont fait le déplacement. Sont également présents Bernard-Henri Lévy et Arielle Dombasle. L'actrice enlace tendrement Eliane. Elle a passé ses jeunes années à Mexico, où son grand-père, Maurice Garreau Dombasle, était ambassadeur de France: les deux familles se connaissent depuis cette époque. Après la cérémonie, tous se retrouvent dans la ferme de Suscy devant un en-cas. Bien évidemment, les trois frères sont là. Accompagnés de leurs épouses respectives, Alain, Gérard et Charles encadrent Eliane. Autour de la mère, le clan Wertheimer ne fait qu'un.

Ernest l'Alsacien, le pionnier de la dynastie, peut avoir le sourire. Etre fier du parcours accompli depuis plus d'un siècle par ses héritiers. Quatre générations de Wertheimer à l'œuvre. Et, aujourd'hui, une marque - six lettres - mondialement connue. L'affaire familiale a pourtant traversé de sérieuses crises, comme à la fin des années 1990. Et ce n'est pas fini. Grâce à Bourjois, le patriarche et ses fils, Pierre et Paul, avaient pu en leur temps lancer les Parfums Chanel. A présent, par un drôle de retournement de l'Histoire, la multinationale du luxe pourrait bien devoir se séparer - en tout ou en partie - du fabricant (malade) de la Poudre de riz de Java. L'opération serait, dit-on, imminente. Pour Alain Wertheimer et les siens, c'est un crève-cœur. Et d'autres décisions, capitales, les attendent. Demain, il faudra bien organiser la succession des principaux piliers de la maison, de Jacques Helleu à Karl Lagerfeld. Il faudra bien aussi dénicher l'oiseau rare parmi les jeunes Wertheimer, celui ou celle qui prendra la relève. Pour que la saga se poursuive. Et faire écho à une des mille sentences de Coco: «Les vraies réussites sont fatales.»

CHANEL EN CHIFFRES

Seul Chanel SA, la filiale française de Chanel, a publié ses comptes 1994.

Chiffre d'affaires : 3,7 milliards de francs.

Résultat net : 441 millions de francs.

Effectifs : 3 000 personnes (en France, Bourjois compris).

Selon la concurrence, Chanel générerait de 8 à 9 milliards de francs de chiffre d'affaires par an dans le monde.

N° 5 : un parfum d'éternité

Les 52 000 à 80 000 fleurs nécessaires pour 100 millilitres d'un seul N° 5 exigent seize heures de cueillette, entièrement manuelle, payées 90 francs l'une dans les Alpes-Maritimes, contre 1 à 2 francs en Inde.

De coco à KARL

1883 Naissance de Gabrielle Chanel à Saumur. Son père est colporteur.

1909 Mademoiselle Chanel ouvre une boutique de chapeaux au 160, boulevard Malesherbes. Succès.

1910 Coco Chanel déménage rue Cambon.

1921 Le parfumeur Ernest Beaux propose cinq formules pour ce qui deviendra le N° 5.

1924 Création de la Société des parfums Chanel, contrôlée à 70 % par Pierre Wertheimer. Chanel conserve 10 % du capital. Les 20 % restants sont détenus par Théophile Bader, propriétaire des Galeries Lafayette.

1930 Accord avec Samuel Goldwyn pour habiller les stars sous contrat avec United Artists, comme Gloria Swanson dans *Ce soir ou jamais*.

1935 Chanel est au sommet de sa gloire. Elle emploie 4 000 ouvrières et vend 28 000 modèles par an.

1939 Fermeture de la maison de couture.

1954 Coco Chanel rentre de son exil suisse. Elle cède le contrôle de sa maison de couture à Pierre Wertheimer.

1955 Henri Robert crée le premier parfum masculin de Chanel : Pour un homme.

1971 Décès de Coco Chanel.

1972-1978 Les anciens premiers d'atelier assurent l'intérim.

1978 Lancement du département prêt-à-porter, Chanel Boutique, dirigé par Philippe Guibourgé.

1983 Karl Lagerfeld dirige les collections de haute couture, de prêt-à-porter et d'accessoires.

1993 Lancement de la joaillerie Chanel.

1996 Jacques Polge crée Allure, son deuxième parfum féminin pour Chanel, après Coco (1984).

Ceux par qui Chanel existe

Les parfums : Jacques Polge, 53 ans, licencié en lettres. Il a débuté chez le créateur d'arômes Givaudan Roure, puis a rejoint le Groupe Chanel. Sa dernière création : Allure, un parfum fleuri, frais et abstrait, qui veut traverser le temps et les modes, comme le N° 5.

La couture : Karl Lagerfeld, 57 ans. Il a appris son métier sur le tas, dès l'âge de 16 ans, d'abord chez Balmain puis chez Patou. En 1983, il entre chez Chanel en tant que conseiller pour la haute couture. Un an plus tard, il prend en charge le prêt-à-porter. Il a reçu le Dé d'or de la meilleure collection de haute couture en août 1986.

Les reines de Chanel : leur arrivée, leur règne et leur disgrâce sont à chaque fois largement médiatisés.

Inès de La Fressange 1983-1990

En ouvrant la bouche, elle a révolutionné le métier de top-modèle. Elle sera le premier et seul mannequin exclusif chargé des relations publiques de Chanel. Mais en 1990 Karl Lagerfeld se lasse de l'humour de cette brune qui ne garde pas assez la langue dans la poche de ses tailleurs.

Claudia Schiffer 1990-1996

Karl Lagerfeld l'a découverte alors qu'elle avait 18 ans. Il l'a habillée, interviewée et photographiée sous toutes les coutures. En juillet dernier, elle était la mariée sous une capeline de velours noir signée Saint Laurent. Mais dans les travées il n'était question que de son départ de chez Chanel.